

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

EXCENTRICITÉS SOCIALES ET RELIGIEUSES

DE LA NOUVELLE AMERIQUE.

---

II

(Suite.)

Après douze jours passés au milieu des privations et des fatigues, M. Dixon vit avec joie reparaître une maigre végétation dans les ravines profondes. Un soir, une vive lumière, dont les rouges clartés donnaient aux rochers une forme fantastique, attira son attention. Une centaine de voitures, attachées solidement les unes aux autres, étaient disposées dans la vallée en forme d'ellipse, selon la coutume adoptée par les caravanes américaines, pour se défendre contre les attaques des Peaux-Rouges. Un grand feu pétillait devant chaque wagon, et des hommes, des femmes, des garçons et des filles mangeaient, chantaient ou dansaient gaiement. Des bêtes de somme étaient couchées à terre auprès des groupes joyeux, et pour ajouter à l'étrangeté de cette scène, une troupe de musiciens faisait retentir l'air du son des cymbales et des cornets. C'était un campement de Mormons qui se rendaient au lac Salé.

Une heure plus tard, M. Dixon arrivait à la station de Bear River, tenue par un évêque du culte nouveau, M. Myers. Ce personnage qui, jusque-là, n'avait pas usé beaucoup des droits que lui donne sa haute sainteté, puisqu'il n'avait encore épousé que deux femmes, deux charmantes Anglaises, accueillit les voyageurs de la façon la

plus cordiale. Sa conversation n'était pas très-choisie ni son érudition très-profonde ; il aurait fait triste figure dans une réunion de gens lettrés ; mais un hôte affamé, transi de froid, prête-t-il quelque attention à ces minces détails quand il se trouve près d'un bon feu, devant une table copieusement servie ?

Le soir, nos voyageurs continuèrent leur route à travers les gorges rocheuses du Wasatch ; ils franchirent le *canon* de l'Echo, défilé pittoresque qui se défile au sud-est pour aller rejoindre la rivière Weber et n'a pas moins de 25 à 30 milles de longueur. Le lendemain, ils entraient dans Coalville, bourgade créée, par un miracle de courage, d'industrie et de fanatisme, dans un lieu où les ingénieurs avaient déclaré que bêtes ni hommes ne pouvaient vivre. Cependant, elle offre aujourd'hui l'image de l'abondance. Des enfants blonds et roses jouent devant les portes, des vaches paissent dans les champs, des hommes sont occupés à planter des pommes de terre, tandis que des garçons d'une dizaine d'années poussent des attelages de bœufs. Cette petite ville annonçait à M. Dixon l'approche de la Nouvelle-Jérusalem, capitale des Mormons, et augmentait son impatience d'y arriver.

Après avoir suivi une gorge longue et verdoyante, bordée de roches escarpées, dont l'aspect sauvage est égayé çà et là par un moulin ou une ferme, il atteignit une colline du sommet de laquelle un spectacle splendide s'offrit à ses regards.

Au pied de la chaîne neigeuse du Wasatch s'étend à perte de vue, dans la direction du nord, une plaine qui semble baignée au milieu d'un flot d'or et de pourpre, grâce à l'éclat des myriades de tournesols dont elle est couverte, grâce surtout à la radieuse vapeur que les chauds rayons du soleil aspirent à la surface d'une multitude de lacs, de marécages et de rivières. Vers le sud, une chaîne de montagnes, que les Indiens appellent Oquirrh, confond avec les nuages ses cimes brumeuses ; à l'ouest, s'étendent les riants bosquets de la cité sainte, la Nouvelle-Jérusalem ; au delà, le Jourdain porte le tribut de ses eaux vers le lac Salé, dont l'immense nappe bleue remplit le fond de la plaine. La ville ressemble à un vaste parc dans lequel se détachent, sur d'innombrables bouquets d'arbres d'un vert sombre, un kiosque, une chapelle, un tribunal. Plus loin, sur une hauteur, le camp américain déploie ses tentes blanches et jaunes ; car le gouvernement de Washington suit d'un œil inquiet les progrès de la secte, et il a envoyé dans l'Utah des troupes nombreuses.

Placée au milieu de ce site admirable, entourée d'une ceinture de champs cultivés et merveilleusement fertiles, la Nouvelle-Jérusalem doit sembler une véritable terre promise, un paradis terres-

tre à l'émigrant fanatique et pauvre qui n'a connu jusque-là d'autre demeure que les bouges infects de Londres et de Liverpool. Si l'on en croit les Mormons, une vision céleste détermina la fondation de la ville. Comme leur chef Brigham-Young traversait les montagnes, cherchant où il établirait son peuple, un ange lui apparut en songe, lui montrant une éminence de forme conique, et lui donna l'ordre d'y construire le temple de la Loi. Le prophète descendit vers le lac Salé, trouva l'endroit décrit par l'envoyé de Dieu, et s'y fixa avec ses disciples. La Nouvelle-Jérusalem est située entre deux mers intérieures, le lac Utah et le lac Salé, que le Jourdain relie l'un à l'autre ; mais cette rivière, ne faisant que suivre une vallée arrosée déjà par de nombreux courants, sert peu à l'irrigation. Brigham-Young a formé le projet de creuser un canal qui amènerait les eaux de l'Utah sur les versants inférieurs de la chaîne du Wasatch ; cette entreprise, qu'il faut s'attendre à voir exécuter si rien n'entrave le développement du mormonisme, fertiliserait d'immenses espaces de terres stériles.

La cité couvre une superficie de 1,200 hectares, divisée en trois cents blocs égaux, dont chacun, à son tour, est partagé en huit sections. Le temple, ou plutôt l'emplacement sur lequel il doit s'élever,—car, dans cette ville des saints, on a construit tous les autres édifices publics avant la maison de Dieu,—occupe le centre de la ville ; mais ce n'est encore qu'un amas de bâtiments grossiers précédé d'un *bowery*, hangar couvert de planches et de branchages où les fidèles, qui n'ont pu trouver place dans les tabernacles provisoires, se mettent à l'abri de la pluie et du soleil. Sur chaque côté du temple ouvre une rue, large de 40 mètres, qui se dirige en droite ligne vers la plaine. Des voies parallèles à celles-ci courent à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, disposition qui serait assez monotone, si ces avenues symétriques n'étaient égayées par des bouquets d'ailantes et de caroubiers, rafraîchies par des ruisseaux d'eau vive. La principale rue, celle qui aboutit à la façade projetée du temple, devait être réservée aux prophètes mormons ; les maisons, plus grandes et plus espacées, ont un caractère presque religieux ; mais le commerce ne tarda pas à envahir les abords du lieu saint ; des banques, des magasins, des hôtels s'élevèrent auprès des demeures de Brigham-Young, de Kimball, de Wells, les trois principaux chefs de la Nouvelle-Jérusalem. Les frais jardins furent remplacés par des boutiques, et l'on abattit les arbres qui bordaient la route, afin de pouvoir plus facilement charger et décharger les marchandises. En somme, cette rue large, poudreuse, encore dépourvue de pavés, présente les trois états par lesquels passe toute ville américaine ; à côté des maisons bâties *en odobes*, c'est-à-dire

en briques séchées au soleil s'élèvent le cottage fait de simples troncs d'arbres et l'habitation de pierre destinée aux riches.

Sous le rapport extérieur, la capitale du mormonisme diffère donc peu des cités du Kansas et du Missouri, si ce n'est qu'on n'y voit point de tavernes, de maisons de jeu, qu'on n'y rencontre point de gens ivres et querelleurs, car une police sévère empêche tout désordre. Mais entrons dans ces demeures de si bonne apparence, si bien ombragées d'arbres fruitiers, si coquettement tapissées de plantes grimpantes : c'est là que se cache le ver rongeur de cette étrange société. Plusieurs cottages, pareils à des chalets suisses, sont dissiminés dans le jardin.

—A qui appartiennent ces jolies villas ? demande M. Dixon.

—Aux épouses du frère Kimball, lui répond son interlocuteur ; chacune d'elle habite un pavillon séparé.

—Cela n'est peut-être pas inutile pour empêcher les querelles domestiques, dit le voyageur avec un sourire ; tous les membres de votre Église ont-ils cette prévoyance ?

—Nous réglons comme il nous plaît nos affaires domestiques ; voyez là-bas cette grande maison construite en pierre rouge ; c'est la demeure d'Hiram Clawson ; ses trois premières femmes y sont réunies avec une vingtaine d'enfants.

—Cependant j'aperçois au fond un cottage isolé, blotti au milieu d'un buisson de roses.

—Il est vrai. Hiram a épousé dernièrement la plus jeune fille de notre prophète, et il a fait une exception en sa faveur.

—Ah ! sans doute pensa M. Dixon, la fille d'un sultan doit avoir des privilèges !

Ainsi, détruisant le foyer domestique, une secte, qui n'a de chrétien que le nom, essaye d'introduire, au sein d'une société européenne, les mœurs du mahométisme. Il serait difficile d'expliquer le succès d'une semblable doctrine, si l'on ne réfléchissait que ses apôtres s'adressent à des hommes ignorants, grossiers, déshabitués de toute croyance. Brigham-Young qui, le premier introduisit la polygamie chez les Mormons, la présenta d'abord, non comme un droit, mais comme un don que Dieu fait à ses élus ; recevoir du ciel, par la bouche de son envoyé, l'autorisation de prendre une nouvelle épouse, était la récompense du zèle et de la sainteté. Peut-être le prophète entendait-il réserver ce privilège aux dignitaires de son Église ; mais bientôt s'apercevant combien une telle institution aiderait à l'accroissement de sa secte, il en généralisa l'usage. On ne saurait nier, en effet, que la pluralité des femmes, ce crime de lèse-civilisation, ne soit un élément de force au début d'une société. Si, par un moyen quelconque, un peuple attire sur son

territoire les filles des autres nations, la possession d'un tel trésor lui donne un immense pouvoir d'extension. Le prophète commença donc à enseigner que, pour tout fidèle, il est légitime de contracter mariage avec les épouses des gentils, et, joignant l'exemple au précepte, il ramena des États de l'Est une jeune Américaine qu'il avait enlevée à son mari.

Les femmes cependant sentent qu'elles sont abaissées par le mormonisme; aussi un certain nombre d'entre elles, malgré la défaveur jetée sur le célibat, préfèrent une vie d'isolement et de travail à la richesse qu'elles pourraient trouver dans le harem du prophète. Celles qui sont mariées ont perdu la grâce et l'enjouement de leurs sœurs d'Europe. Les saints disent qu'en revanche, elles sont devenues meilleures épouses, plus tendres mères, qu'elles ont gagné en vertus solides ce qu'elles ont dépouillé de charme extérieure. Pour un observateur impartial, il est évident qu'elles ont cessé d'être ce que le christianisme les avait faites, les compagnes, les amies de l'homme, elles sont devenues les esclaves d'un maître. Elles ne président plus aux repas de la famille, elles s'éloignent du salon qu'elles ne savent plus animer de leur sourire, pour se renfermer dans la cuisine et dans la buanderie. Si parfois elles viennent, un enfant dans les bras, apporter des fruits ou des gâteaux, elles ont un air froid et contraint, comme si elles craignaient que la conversation la plus insignifiante avec un étranger ne soit regardée par leurs maris comme une intrusion coupable. Le passage suivant, dans lequel M. Dixon décrit un repas qui lui fut offert par un des chefs mormons, donnera une idée de la place que la femme occupe au sein de la famille :

“ Les filles de notre hôte, deux jolies et élégantes ladies, nous servaient à table. Nous étions embarrassés de notre rôle de pachas, et nous aurions préféré de beaucoup nous tenir derrière elles pour leur présenter les plats de volailles ou les gâteaux; mais les saints, comme les mahométans, font peser lourdement leur autorité sur le sexe faible. Au lac Salé, la femme doit se tenir à sa place. Une jeune fille n'ose parler à son père qu'en l'appelant “ monsieur,” et elle ne se permet guère de s'asseoir en sa présence à moins d'en avoir reçu l'ordre.”

Les Mormons prétendent que cette réforme sociale excite chez leurs adeptes féminins le plus fervent enthousiasme; et ils ajoutent que la première épouse, celle qui doit rester à la tête du harem, s'efforce, avec un dévouement difficile à comprendre, de gagner à son mari le cœur des plus jolies filles. Il ne fut point donné à M. Dixon d'être témoin d'un pareil phénomène. Bien au contraire toutes les femmes auxquelles il posa cette question délicate,

répondirent en rougissant qu'elles n'étaient point arrivées à un tel degré de vertu. "Faire pour lui la cour à une autre ! s'écria l'une d'elles, jamais une femme ne s'y résoudra !"

Il est vrai que pour compenser leur servitude, le code mormon accorde aux belles enthousiastes qui l'adoptent toute liberté de choisir l'époux dont elles partageront le trône dans la vie future ; car les prophètes du lac Salé, pour compléter leur doctrine sensuelle, ont imaginé un paradis fort semblable à celui de Mahomet, si ce n'est que les filles de la terre doivent y jouer le rôle de houris. Toute femme mécontente de son mari ou ambitieuse d'honneurs célestes peut, malgré les liens qui enchaînent son sort ici-bas, se fiancer pour l'autre monde aux princes du mormonisme. Ni le temps, ni le lieu, ne sont un obstacle à ces unions mystiques, que le prophète seul a le droit de consacrer. L'imagination d'une croyante s'enflamme-t-elle au récit des actions héroïques d'un saint de la nouvelle foi, aspire-t-elle à devenir son épouse pour l'éternité, Brigham-Young peut condescendre à son désir, même quand l'objet de cette passion serait dans un autre continent, même quand il serait mort depuis plusieurs années. Le fondateur de la secte, Joseph Smith, est le fiancé favori des ferventes Mormones, mais son successeur, le chef actuel de la Nouvelle-Jérusalem, se réserve, quand l'épouse est libre de liens terrestres, de donner au prophète défunt un substitut temporel.

"Il n'y a rien de si étrange, dit M. Dixon, que cette passion des saintes pour des hommes depuis longtemps ensevelis dans la tombe. Une dame de New-York brûlait d'un vif désir d'être unie à Joseph Smith. Elle se rendit au lac Salé, se jeta aux pieds de Brigham-Young et le supplia avec larmes de la fiancer pour l'éternité à l'homme dont l'histoire avait si vivement excité son admiration. Le chef du mormonisme refusa d'abord. Pour célébrer ce mariage, il fallait un suppléant, et qui pouvait remplacer le prophète mort, si ce n'est son successeur ? Cependant le harem de Brigham était rempli, une nouvelle épouse gênait ses arrangements domestiques. Il fit à la dame une réponse évasive et la congédia. Mais celle-ci ne se découragea point ; ses instances devinrent si pressantes, son zèle si touchant qu'Young finit par se laisser attendrir. Il l'unit à Joseph pour le ciel, consentit à remplir auprès d'elle l'office de substitut terrestre et l'admit dans son sérail.

Les femmes néanmoins ne sont pas comme en Orient condamnées à une réclusion complète. Brigham, comprenant combien elles conservent encore d'influence et combien il est nécessaire de les attacher à sa doctrine, cherche à leur faire oublier dans les fêtes ce qu'il leur enlève de dignité morale. Des réunions brillantes ont

lieu très-souvent, et la danse trouve grande faveur chez les saints du dernier jour. Le prophète, dont le système paraît reposer sur ce principe : réconcilier la religion avec le plaisir, encourage également les représentations scéniques qui sont, selon lui, un puissant moyen de moraliser le peuple. Aussi, tandis que les fondations de son temple ne son pas même achevées, la Nouvelle-Jérusalem possède déjà un théâtre qui est un modèle d'élégance et de confortable.

Cet édifice, de style dorique, fort simple au dehors, est soutenu à l'intérieur par de légères colonnades auxquelles l'absence de loges et de balcons donne un aspect aérien. Les peintures sont blanches, relevées par quelques dorures de fort bont gout. Le parterre s'élève en amphithéâtre à partir de l'orchestre, de sorte que chaque spectateur peut parfaitement voir la scène. C'est là que chaque soir se réunissent les évêques et les anciens du peuple, entourés de leurs femmes et de leurs enfants. Un fauteuil à balançoire est placé pour le prophète au milieu de ses saints ; près de lui se tiennent quelques-unes de ses épouses, Éliisa l'inspirée, la pâle Henriette, Amélie la magnifique ; puis viennent, rangés selon leur importance, les principaux dignitaires mormons : Heber Kimball, premier conseiller d'Young ; Daniel Wells, général en chef ; Georges Smith, apôtre et historien de l'Église ; Edward Hunter, archevêque primat, Stenhouse, éditeur du *Daily Telegraph*, etc. Mais Brigham ne se borne pas à sanctifier le théâtre de sa présence ; pour le réformer d'une manière efficace, il faut, dit-il, commencer par relever l'acteur ; et dans ce but, il fait paraître sur la scène ses propres enfants. Trois des jeunes sultanes, Alice, Émilie, Zina jouent, pour l'édification des fidèles, les pièces du répertoire européen, car la purification rêvée par Young ne va pas jusqu'à prendre, comme les mystères du moyen âge, les légendes bibliques pour sujets de ses drames.

Un des caractères particuliers qui distinguent les Mormons, un de ceux qui surprennent le plus l'étranger, c'est du reste la place minime que la religion occupe dans leur vie. Tandis que les protestants, tout en retranchant comme inutiles une foule de pratiques de piété, observent la sanctification du dimanche avec une rigueur judaïque, tandis que les musulmans eux mêmes sont appelés à la prière cinq fois par jour, les saints prétendent être au fond du cœur assez recueillis, assez intimement unis à Dieu pour n'avoir pas besoin de vaines formules. Les sermons du prophète sont inspirés par l'esprit le plus terrestre et le plus positif, témoin le discours suivant que M. Dixon l'entendit adresser à une bande de colons récemment arrivés dans la Nouvelle-Jérusalem :

“ Mes frères bien-aimés en Jésus-Christ Notre-Seigneur, vous avez été choisis par le Dieu tout-puissant et envoyés en ces lieux pour travailler à édifier son royaume. Mais une longue marche a épuisé vos forces. Reposez-vous encore un jour, deux jours, plus s'il le faut ; puis vous vous lèverez pleins de courage et vous chercherez à gagner votre vie en vous rendant utiles. Ne vous préoccupez pas plus qu'il n'est nécessaire de vos devoirs religieux ; vous accomplissez une œuvre sainte, Dieu fera le reste. Que la joie remplisse votre cœur ! Regardez cette vallée si belle et si riante : elle a été fécondée par le travail de vos frères dans la foi. Suivez leur exemple. Ils ont appris d'abord à faire pousser un chou, puis un oignon, une pomme de terre ; à construire une maison, à planter un jardin, à élever des bestiaux, en un mot à vivre et à faire vivre leur famille. Votre premier devoir est de les imiter ; le second, pour ceux d'entre vous qui sont Danois, Allemands ou Suisses, est d'apprendre l'Anglais, la langue du Seigneur, la langue du livre des Mormons, la langue des saints. Remplissez d'abord ces obligations, vos autres devoirs vous seront enseignés en temps convenable.”

Ainsi dans la doctrine de Brigham-Young, l'unique nécessaire n'est plus d'agrandir notre cœur et notre intelligence, de purifier notre âme pour nous rendre dignes d'entrer en communion avec Dieu, ce qu'il faut poursuivre avant tout, c'est le bien-être matériel. Il est vrai qu'empruntant à la civilisation chrétienne son activité créatrice, les Mormons demandent la possession des richesses, non au glaive et à la violence, mais au travail. Ils ont choisi l'abeille pour emblème, leurs apôtres poussent la charrue, leurs patriarches bâtissent des moulins et font paître les bestiaux. Dans une ville où le labour manuel est presque divinisé, les plus hauts dignitaires s'élèvent dans l'estime publique en proportion des services qu'ils rendent au commerce et à l'industrie. Cette impulsion puissante donnée à l'action humaine est ce qui fait la force du mormonisme, car le travail possède une vertu régénératrice et féconde ; il est sans doute une expiation, mais comme, dans l'ordre providentiel, l'expiation ne doit point être stérile, il est en même temps l'effort rédempteur qui lève la malédiction jetée sur le sol et celle qui pèse sur l'intelligence ; il est l'unique moyen laissé à l'homme de reconquérir sa royauté perdue et d'imiter, quoique la sueur au front et les mains déchirées par les épines, l'action paisible et vivifiante de Dieu. Cependant, pour porter des fruits véritablement salutaires, il faut que le travail soit inspiré par le devoir et la charité, non par la soif des jouissances. En offrant la richesse pour but à tous leurs sectateurs, les Mormons en ont assurément beaucoup augmenté le

nombre, car la passion du bien-être est la plaie des sociétés modernes, mais ils se sont pour l'avenir créé un péril ; nul édifice durable ne reposera jamais sur une telle base.

Ces réserves faites, on ne peut qu'admirer l'activité intelligente avec laquelle ils ont, dans l'espace de quelques années, transformé un aride désert en un pays riant et fertile ; ils occupent aujourd'hui un territoire plus grand que l'Espagne, ils ont une capitale plus populeuse que Valladolid, et grâce à l'immense espace dont ils disposent, grâce à leurs rares qualités colonisatrices, ils ont su jusqu'à ce jour donner à tous leurs adhérents l'abondance en échange du travail.

Aussi cette secte que l'extravagance et l'immoralité de sa doctrine semblaient condamner à une prompte mort, se répand en Amérique et même en Allemagne, en Angleterre, avec une facilité qui fait pousser un cri d'alarme au protestantisme. Il y a trente-six ans, le mormonisme comptait six adeptes ; il en a aujourd'hui cent soixante mille dans les États-Unis, quinze mille dans la Grande-Bretagne, dix mille dans le reste de l'Europe, vingt mille en Asie et dans les mers du Sud. Il pourrait au besoin lever une armée de vingt mille hommes, et chaque jour des bandes d'émigrants viennent le grossir.

Le fondateur du mormonisme, Joseph Smith, n'était cependant pas un de ces esprits supérieurs qui, sondant d'un regard profond les tendances d'un peuple et d'un siècle, savent en faire les instruments dociles de leur volonté. Ignorant, vicieux et pauvre, il aurait probablement vu sa doctrine tomber dans l'oubli qu'elle méritait, si la haine de ses ennemis ne lui eût donné l'auréole du martyr. En vain, se posant comme envoyé du ciel, il avait promulgué l'évangile de la nouvelle loi, gravé par l'ordre de Dieu même sur des tablettes d'or. Ce livre précieux, formé de minces lames de métal, avait été, disait Smith, rédigé sous l'inspiration de l'Esprit saint par un prophète nommé Mormon, qui vivait au cinquième siècle de notre ère ; mais les hommes de ce temps n'étaient pas dignes de jouir des bienfaits de la révélation divine ; le code des saints fut déposé sur une colline de l'Ontario, jusqu'à ce que naquit l'élu qui devait le mettre en lumière. Peu de gens avaient été assez crédules pour ajouter foi à ces fables. Traqué par la banqueroute de l'Ohio au Missouri, puis à l'Illinois, où il avait fondé la colonie de Nauvoo, Joseph se débattait entre les poursuites de ses créanciers, les intrigues de ses propres partisans et la vindicte publique, quand, arrêté en 1843, il fut tué dans sa prison de Carthage par une bande d'hommes masqués. Dès lors, on oublia sa fourberie, sa cupidité, ses débauches, son ambition, son ignorance, pour ne voir en lui qu'un juste persécuté indignement. Vivant, il trouvait dans ses propres vices un

témoignage accablant contre sa doctrine, mort, il devint le successeur de Moïse et de Jésus-Christ.

Les esprits, du reste, étaient merveilleusement disposés à recevoir toutes les erreurs. Sur cette terre vierge de l'Amérique, où nulle tradition, nulle règle ne vient faire contre-poids à une liberté sans mesure, les âmes sont vite arrivées aux dernières conséquences du principe protestant; les unes, fatiguées d'errer au hasard sur le sable mouvant du libre examen, se sont jetées dans le rationalisme; les autres, affolées par les angoisses du doute, ont demandé aux superstitions les plus grossières de calmer le trouble qui les agitait. Profitant de cet état des intelligences, un homme doué d'une grande habileté, d'un esprit éminemment pratique, Brigham Young, prit en main l'héritage de Joseph Smith. Son premier acte d'autorité fut de transporter ailleurs le siège de la secte, car le mormonisme s'était trop avili dans l'Illinois pour y faire beaucoup de prosélytes. Les saints devaient quitter un pays où ils n'avaient rencontré que l'oppression; comme le peuple juif, ils devaient sortir de la moderne Égypte pour marcher à la conquête d'une nouvelle terre de Chanaan. Au delà des prairies occidentales, au delà des montagnes Rocheuses, se trouvait un désert dont nul homme blanc n'avait encore réclamé la possession. Au milieu des plaines solitaires, s'étendait une mer morte non moins désolée que celle de la Palestine, le grand lac Salé; les sources qui alimentent cette immense nappe d'eau étaient, disait-on, amères ou infectes, et la maigre végétation qui crossait à regret sur ses bords, ne pouvait servir à la nourriture de l'homme. Young recueillit sans doute des informations plus exactes et plus encourageantes, car il déclara sans hésiter à ses disciples, qu'une révélation divine lui avait ordonné de les conduire dans ce pays où l'abondance bénirait leurs efforts.

Remplies d'un religieux enthousiasme, toutes les familles de Nauvoo firent à la hâte leurs préparatifs de départ; 500 lieues les séparaient de l'aride terre promise; l'hiver commençait, les jours étaient courts, le sol couvert d'une neige épaisse; la faim, la soif, les maladies attendaient les Mormons dans ce périlleux voyage, après lequel il leur faudrait soutenir une nouvelle lutte avec la nature pour conquérir une demeure. Des Européens auraient peut-être reculé devant une semblable entreprise; mais l'élasticité du caractère américain a des ressources pour toutes les situations; les hommes du Far-West peuvent tour à tour être charpentiers, boulangers, fermiers; un cordonnier construira un pont, un prédicant défrichera une forêt, un légiste cuira le pain. Brigham savait les souffrances de toutes sortes qui étaient réservées à ses adhérents; mais il savait aussi de quoi sont capables des fanatiques doués d'une

volonté persévérante. Quand les émigrants arrivèrent aux montagnes, ils avaient déjà creusé le long du chemin plus d'une tombe ; pourtant ils n'éprouvèrent ni découragement ni inquiétude à la vue des chaînes abruptes, à peine creusées de gorges étroites perdues dans la neige. Les hommes jeunes et vigoureux marchaient à l'avant-garde, repoussant les bêtes féroces, tuant les serpents à coups de pierres, frayant un passage pour les femmes et les vieillards. Jour après jour, semaine après semaine, ils s'avancèrent laborieusement dans ces tristes sierras ; leurs provisions s'épuisaient, le gibier devenait rare, et à la fin de ce rude pèlerinage, ils n'avaient à attendre que l'aridité du désert. Brigham-Young soutenait leur courage par le récit des révélations qu'il prétendait avoir reçues de Dieu, et en dépit du froid et de la faim, en dépit de l'aspect désolé que présentaient ces solitudes pendant l'hiver, les yeux des Mormons rayonnaient d'enthousiasme et les trompettes résonnaient joyeusement lorsqu'ils descendirent les pentes stériles qui conduisaient à leur héritage.

Le prophète se mit aussitôt à l'œuvre ; il explora les défilés, traça le plan de sa ville, indiqua des sources d'eau vive, des pâturages fertiles au milieu de ces plaines que l'on croyait condamnées à une irrémédiable stérilité. Le peuple vit dans ces découvertes un miracle et il commença d'avoir en Brigham-Young cette foi aveugle qui fait du chef des Mormons le potentat le mieux obéi de la terre. Bientôt les champs furent ensemencés : on exploita les salines, on éleva des scieries, des troupeaux commencèrent à paître sur les collines, et la Nouvelle-Jérusalem, *Salt Lake City*, sortit rapidement du sol. Les Peaux-Rouges, d'abord hostiles, furent gagnés par des largesses et des bons traitements : " Nous trouvons plus d'économie, dit Young, à nourrir les Indiens qu'à les combattre." Aujourd'hui, après vingt années seulement, la colonie est devenue riche et puissante, ses marchands ont établi des comptoirs à New-York et à Londres, ils ont un représentant à l'Exposition universelle de Paris.

D'où est venu aux Mormons cet accroissement rapide qui menace de causer un jour de sérieux embarras à l'Union américaine ? Nous avons vu que l'amour du travail, exalté jusqu'à la passion, est l'un des premiers éléments de leur force ; ils en trouvent un second dans leur active et ambitieuse propagande. Les saints ont des écoles et des chapelles, des livres et des journaux à Londres, à Liverpool, à Glasgow, à Copenhague et dans plusieurs villes d'Allemagne. Chaque année, un grand nombre d'apôtres quittent le lac Salé pour convertir les nations. La manière dont ils sont choisis et envoyés à travers le monde, prouve l'immense autorité qu'exerce le prophète. " Un jour, se promenant à pas lents dans Main-Street, il aperçoit,

raconte M. Dixon, un jeune fermier qui conduit un attelage ou pousse un troupeau de bœufs. Il l'appelle, lui dit que le Seigneur l'a choisi pour répandre sa parole, et lui ordonne de partir aussitôt. La durée de la mission peut varier de un à dix ans ; le lieu sera Liverpool, Damas, Dehli ou Pékin. Le jeune homme n'éleve pas la moindre objection ; il prend congé de ses amis, embrasse ses femmes et ses enfants, puis il s'en va sans argent, sans provisions d'aucune sorte, pour accomplir l'ordre qu'il a reçu. Il n'est point en Orient d'esclave qui obéisse à son maître avec une soumission plus aveugle et plus prompte." Le nouveau missionnaire pourvoit à sa substance en louant ses services à quelque convoi de marchands qui se dirige vers le lieu de sa destination. S'il doit se rendre en Europe, il reste à New-York jusqu'à ce qu'il ait gagné par son travail le prix du passage ; plus souvent encore, il s'engage comme matelot à bord d'un navire pour prêcher à l'équipage la doctrine des Mormons. Arrivé en Angleterre, il se loge chez quelque saint du pays, ou s'il n'a point cette ressource, il entre comme ouvrier dans une grande manufacture. Là, il éveille chez ses compagnons le dégoût de leur état présent, le désir d'une condition meilleure, il leur promet non-seulement le salut pour le monde à venir—beaucoup peut-être n'y songeaient guère—mais surtout des biens terrestres en celui-ci. L'artisan aura des fabriques, le laboureur, des fermes. Le mormonisme doit trouver aisément accès auprès des mécontents et des déshérités, car le ciel qu'il annonce n'est pas entièrement au delà du tombeau : les richesses, disent ses missionnaires, sont l'héritage légitime des saints ; la pauvreté n'est pas un état béni dans lequel l'homme amasse des trésors de grace et de miséricorde ; les puissants de la terre ont inventé ce sophisme pour tenir le peuple dans l'abaissement, mais Dieu appelle tous les siens à la fortune et aux jouissances. Enfin les Mormons exploitent avec une rare habileté la tendance à l'émigration qui travaille les classes inférieures en Angleterre et en Allemagne. Bien des familles pauvres voudraient quitter le pays où elles vivent misérables pour se rendre sur cette terre d'Amérique où la propriété est d'une acquisition si facile ; mais elles sont effrayées de l'inconnu. Comment des paysans, qui ne sont jamais sortis de leur village, oseraient-ils aller sans amis, sans protecteurs, chercher fortune dans une contrée lointaine ! Le mormonisme tourne à son profit cette difficulté. Tout s'aplanit devant les néophytes ; des hommes qui ne sont plus pour eux des étrangers les escortent pendant la route ; ils savent qu'à leur arrivée dans l'Utah, ils trouveront des amis prêts à les recevoir, des demeures et du travail. Jamais secte qui aura recours à des moyens aussi efficaces ne manquera de prosélytes.

Suivant la politique de Brigham-Young, la propagande déploie une activité particulière pour convertir les femmes. A la pauvre ouvrière qui s'étiole dans une filature et dont le sens moral s'affaiblit dans un milieu malsain, le missionnaire mormon vante les charmes d'un pays où toutes les filles sont appelées à devenir les épouses des prophètes, où, affranchies des rudes travaux dévolus aux hommes seuls, les mères de famille n'ont d'autre soin que d'élever en paix leurs enfants, de maintenir l'ordre dans une maison riche et confortable.

Sa mission achevée, l'apôtre retourne au lac Salé, suivi d'une bande nombreuse de disciples. C'est ainsi que, sous l'inspiration d'Young, le mormonisme prend chaque année une nouvelle extension. Le prophète, nous le croyons, du moins, n'a pas cette largeur de vues qui fonde les institutions durables ; mais il sait faire servir à ses desseins les grandes passions des sociétés modernes, l'amour de l'or et du plaisir. A l'aide de ces leviers puissants, il a réalisé une œuvre qui semblait impossible. Il a fondé, au milieu d'un peuple libre, le pouvoir le plus despotique qui fut jamais ; dans un pays qui rejette les religions d'État, il a placé son Église au-dessus des lois humaines, il a fait revivre, au dix-neuvième siècle, les formes sociales qui existaient en Syrie deux mille ans avant la naissance du Christ. Foulant aux pieds la science et les leçons de l'histoire, les Mormons rejettent ce que la race blanche a coutume de regarder comme les plus précieuses conquêtes du temps et de la pensée, la liberté personnelle, les droits de la presse et de la tribune, l'égalité devant la justice. Ils répudient ces biens si chèrement achetés pour se soumettre aveuglément à un homme sans éducation et sans naissance. " Le prophète qui a créé notre Eglise, disait à M. Dixon un des principaux dignitaires, est maître d'en disposer comme bon lui semble. Le contredire ou lui résister, est le plus sûr moyen d'aller en enfer."

Bien que les saints des derniers jours baptisent leurs adeptes au nom de Jésus et qu'il prétendent tirer tous leurs dogmes de la Bible, on ne saurait leur donner le titre de chrétiens. Une mosquée mahométane offre avec nos églises plus de points de ressemblance que leur temple, car les musulmans ont brisé les idoles, tandis que le mormonisme les rétablit.

Dieu cesse d'être le souverain créateur de l'univers ; il n'est plus que le président du royaume célesté, une sorte de Jupiter antique, fait de chair et d'os comme les mortels, sur lesquels il n'a aucun droit, dont il n'est ni le maître, ni le père, puisqu'il ne leur a pas donné la vie. Après avoir ainsi affranchi les hommes, après leur

avoir dit — chose agréable à entendre pour l'orgueil — qu'ils ne sont point des êtres créés qui dépendent nécessairement de celui qui les a faits, le mormonisme complète son œuvre en les élevant au niveau de Dieu. Participant de la nature divine, sans commencement et sans fin, ils sont appelés à s'asseoir un jour sur des trônes célestes.

Si les Mormons ont emprunté au mahométisme ses mœurs corrompues et son gouvernement despotique, on voit qu'ils en diffèrent profondément au point de vue des doctrines religieuses ; et, comme les croyances sont l'âme qui façonne les sociétés à son image, une divergence non moins complète sépare les saints de l'Utah des peuples musulmans. Le Coran méprise et avilit l'homme ; du sein de sa grandeur égoïste et solitaire, Allah ne laisse tomber sur sa créature aucun rayon de liberté, de mérite ou d'amour ; l'humanité n'est qu'un vil instrument, un troupeau d'esclaves. Cette doctrine a enfanté le fatalisme et fait de l'Orient un cadavre. Le livre des Mormons, au contraire, exalte l'homme jusqu'à la folie, surexcite outre mesure son activité ; et, tandis que les sociétés mahométanes, dont l'immobilité est la règle, ont pu garder longtemps une apparence de vie, la secte de Brigham-Young est probablement destiné à périr dans les convulsions et les tempêtes.

Le rang assigné aux différents êtres ne bouleverse pas moins les idées chrétiennes, car les mormons relèguent les anges au dernier degré de la hiérarchie intellectuelle. Ils placent au sommet de l'échelle céleste les dieux immortels, êtres composés d'un corps et d'une âme arrivés à leur plus haute perfection ; c'est l'état auquel doivent parvenir les hommes qui sur la terre se sont exactement conformés à la loi ; après eux viennent les hommes, puis les esprits, existants de toute éternité, qui attendent encore leur tabernacle de chair ; enfin les anges, êtres imparfaits, incapables de s'élever au rang de dieux. Ils ont été successivement des esprits dans l'espace, des hommes sur la terre ; mais, comme ils n'ont pas accompli la loi de vie, ils ont été arrêtés dans leur ascension vers un état plus parfait. M. Dixon voulut savoir quelle était la faute qui avait attiré sur les anges ce châtement. " Ils sont punis, répondit Young, pour n'avoir pas vécu de la vie patriarcale, pour n'avoir pas épousé plusieurs femmes, comme Abraham et Jacob, David et Salomon." — " Ainsi, ajoute notre voyageur, les anges sont les âmes des célibataires et des monogames, de ceux qui ont fermé leur avenir en se refusant les joies du harem, et qui par là sont devenus incapables de régner dans les sphères célestes. Mon compagnon et moi — lui qui n'est pas encore marié, moi qui n'ai qu'une seule femme, — nous ne pouvons prétendre qu'au modeste rôle d'anges, tandis qu'Young

et ses apôtres seront assis, entourés de leurs épouses, sur les trônes de l'empyrée."

Les fondateurs du mormonisme, imprégnés encore de l'esprit de diffusion des races chrétiennes, appellent à eux tous les peuples de la terre ; mais, plus ambitieux de former un empire que de jeter aux quatre coins de l'horizon les semences d'une doctrine dont ils sentent peut-être eux-mêmes les faiblesses, ils attirent les nouveaux convertis vers le lac Salé, précaution qui a l'avantage de mettre leur foi à l'abri de toute tentation et d'augmenter rapidement le nombre des sujets de Brigham-Young. Puis, comme l'erreur est accommodante, la nouvelle Église ouvre son sein non-seulement à toutes les nations, mais à toutes les croyances. Pour devenir Mormon, il n'est point nécessaire que le païen brise ses idoles, que l'Hindou renonce à Brahma, le mulsuman à Mahomet ; la religion inaugurée par Smith et Young est, disent-ils bien haut, une religion de conciliation ; se convertir à ses dogmes, ce n'est point renier sa foi, c'est y ajouter de nouvelles vérités. Cette tolérance est, selon M. Dixon, une force et un progrès ; dans quelque pages éloquentes, il passe en revue les maux causés à l'humanité par les haines religieuses, et nous ne pouvons qu'applaudir au sentiment de philanthropie qui l'anime. Mais comment ne pas voir qu'en voulant empêcher les débordements du fleuve, il tarit la source même des croyances ? Avoir de la sympathie pour toutes les doctrines, c'est ne s'attacher à aucune, c'est arriver à une complète indifférence en matière de foi. La seule solution du problème est celle que le Christ a donnée il y a dix-huit cents ans : tempérer par une immense charité envers les personnes la lutte incessante que la vérité doit nécessairement soutenir contre le mensonge. Il n'y a point de pacte possible entre le bien et le mal, mais il faut que le combat reste dans le domaine des doctrines, et la divergence des opinions ne doit point empêcher les enfants d'un même Père de se donner le baiser de paix.

L'admission de tous les cultes dans le mormonisme nous semble donc une cause de dissolution bien plutôt que de durée : une foi vive peut, alors même qu'elle s'égare dans l'erreur, produire de grandes choses ; l'indifférence ne créera jamais rien, parce qu'elle est la négation, le néant. Il est vrai que si les saints du lac Salé ont un symbole indécis et flottant, ils suppléent à l'enthousiasme religieux par la confiance illimitée qu'ils ont dans leur chef. Ils regardent Brigham-Young comme l'organe de la volonté céleste ; Dieu gouverne son peuple par les révélations incessantes qu'il a fait à ses prophètes ; il le guide, non-seulement dans les circonstances solennelles, mais dans les moindres détails de la vie domestique et

rurale : car ces hommes, qui se prétendent les égaux de la divinité, sont contraints par la voix de la conscience, de reconnaître leur propre faiblesse, et ils n'oseraient entreprendre la moindre affaire, planter un arbre, construire une maison, sans consulter l'élu de Dieu.

Combien de temps l'immense pouvoir qui dérive d'une telle organisation théocratique restera-t-il entre les mains des chefs mormons ? Brigham-Young déploie sans doute une grande habileté ; il partage si bien entre le travail et le plaisir la vie de ses disciples, qu'il ne leur reste plus de loisir pour la réflexion. Tant qu'il aura des terres à donner, des richesses à promettre, il ne manquera pas de sectateurs ; mais quand, par suite du développement naturel des sociétés, les différences de fortune et de position s'accroîtront davantage, comment pourra-t-il satisfaire chez tous la soif de jouissances qu'il proclame légitime et sainte ? Aujourd'hui les Mormons sont enivrés de leur succès, des victoires qu'ils ont remportées sur le désert ; quand cette fièvre s'apaisera, ils s'apercevront du vide de leur foi, de la dégradation de leurs mœurs. Déjà le dogme de la polygamie a soulevé parmi eux des disputes acharnées et un schisme violent. La femme et les fils du fondateur de la secte nient ouvertement que jamais Joseph Smith ait professé une pareille doctrine ; ils se sont séparés des saints de l'Utah et ils ont regagné leur demeure de Nauvoo, où de nombreux dissidents viennent chaque jour les rejoindre. En vain Brigham affirme avoir lui-même uni à Joseph une vingtaine de femmes ; en vain il a rassemblé dans son harem plusieurs des prétendues épouses du premier prophète, sa parole rencontre, même chez les Mormons, beaucoup d'incrédules. Ses adversaires allèguent victorieusement contre lui qu'il n'a pu produire aucun témoin, montrer aucun enfant issu de ces mariages secrets. Il est probable que Smith n'avait point eu la pensée d'instituer la polygamie, ou du moins ne s'était pas senti assez fort pour heurter d'une manière aussi violente les mœurs de notre civilisation ; mais, quand Brigham-Young eut transporté les débris du mormonisme dans un désert où il n'avait à craindre aucune loi humaine, il donna d'autant plus librement carrière à ses passions qu'il voyait dans la pluralité des femmes un moyen rapide d'accroissement pour sa secte naissante. Il avait pensé, en recrutant ses prosélytes parmi des gens ignorants, pauvres et avides, dans le sein de cette populace qui est l'écume des nations, n'avoir point à compter avec les principes et les traditions de l'ancien monde. Il se trompait. Un peuple ne saurait s'être nourri pendant des siècles du breuvage fortifiant de la vérité sans avoir retenu dans ses veines des germes de vie qui réagissent contre le poison de l'erreur.

Au résumé, le mormonisme n'est pas une de ces utopies dont il faille se contenter de rire ; il puise sa force dans tous les mauvais instincts de notre siècle, dont il est pour ainsi dire l'incarnation ; de plus, il a rencontré des circonstances extrêmement favorables à son développement : une terre vierge d'habitants lui fournit un admirable champ d'expérience, et la race à laquelle il doit la majorité de ses prosélytes réunit toutes les qualités d'énergie et de persévérance qui favorisent la réussite des entreprises. Le bon sens et l'esprit pratique des Anglo-Saxons, le souvenir à demi effacé de la vie de famille, un vague sentiment religieux, luttent seuls contre ces éléments de succès ; mais nous avons confiance que le bien remportera la victoire : un peuple chrétien ne peut rester dans un aussi profond abîme de dégradation intellectuelle et morale. C'est néanmoins un spectacle instructif de suivre au grand jour les différentes phases d'une lutte qui, à des degrés divers, travaille sourdement la plupart des sociétés européennes.

### III.

Le mormonisme est la plus importante, mais non pas la plus curieuse des sectes auxquelles a donné naissance en Amérique la liberté sans frein de la pensée religieuse. Sur une colline située non loin des sources pittoresques de l'Hudson, s'élève un groupe d'habitations d'un aspect agreste et riant malgré leur simplicité un peu puritaine. Cette colline est le mont Liban ; le petit village est le siège principal de la communauté des *Shakers* (Trembleurs), comme les appelle le peuple, ou des *Croyants au second avènement du Christ*, ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes.

Un jour, ayant besoin d'essence de roses, M. Dixon s'informa, près d'un ami, de l'endroit où se vendait la meilleure. " Il faut vous adresser, lui répondit-on, à l'un des dépôts établis par les shakers." Le lendemain, comme il témoignait l'intention d'acheter des arbustes d'Amérique : " Allez au mont Liban, lui dit son interlocuteur, c'est là que vous trouverez le plus beau choix des produits de l'horticulture." La curiosité de notre voyageur fut excitée. Pourquoi, dans un pays où l'esprit de tous se porte vers la culture de la terre, les shakers étaient-ils les pépiniéristes par excellence ? Il se rendit au mont Liban, partagea pendant plusieurs jours l'hospitalité de frère Frédérick et de sœur Antoinette, les deux chefs des croyants et recueillit sur cette colonie d'ascètes, antithèse vivante des Mormons, des détails qui forment peut-être la partie la plus humoristique de son livre.

“ La chambre que l'on m'avait donnée, dit-il, était propre et brillante à l'excès. Nulle ménagère hollandaise n'a jamais nettoyé son plancher avec un soin aussi scrupuleux que les shakeresses de North-House ; rien ne tempérait l'inexorable éclat des vitres et des murailles ; dans un coin se trouvait un lit garni de draps et d'oreillers blancs comme la neige ; sur la table étaient posés, pour mon édification, quelques traités religieux à l'usage de la secte, une bible anglaise, une écritoire, un couteau à papier ; quatre chaises de canne garnissaient les coins de la pièce, un tapis et un crachoir complétaient l'ameublement. Les shakers, qui n'ont point de médecins et se mettent à sourire quand on leur parle des maladies dont se plaignent les gentils, maux de tête, fièvres, rhumes, prennent un soin minutieux et véritablement scientifique de l'aération de leurs demeures. Chaque maison est pourvue d'un appareil ventilateur fort ingénieux, et le système de chauffage organisé de façon à maintenir une température toujours égale. “ Depuis trente-six ans, me disait Antoinette, il ne s'est produit qu'un seul cas de fièvre, et encore nous en avons grand' honte, car c'était tout à fait notre faute.”

Hommes et femmes sont également admis dans ce cloître américain ; ils mangent à une table commune et vivent sous le même toit, mais nulle autre union que celle des âmes ne peut exister entre eux. Les shakers, en effet, bien qu'inspirés par la même Bible que les Mormons, en ont tiré des conclusions diamétralement opposées ; laissant loin derrière eux le monachisme catholique, ils enseignent que le célibat est le seul état agréable à Dieu, et c'est un singulier spectacle que de voir un pareil fruit sur l'arbre du protestantisme. Tant il est vrai que pour quelques âmes contemplatives, se séparer du monde est un impérieux besoin, tant il est vrai aussi que l'esprit de l'homme, quand il n'est pas sagement contenu par des lois qui répriment ses écarts en donnant satisfaction à ses tentances légitimes, arrive à dépasser toute mesure. Selon la doctrine des shakers, la plupart des hommes sont aveugles et sourds, ils ne comprennent rien aux grands changements qui se sont accomplis sur la terre ; quelques rares élus répondent seuls à la vocation divine, ils oublient les rivalités et les passions du monde pour commencer une nouvelle vie, une vie de l'âme dans laquelle le mariage est abrogé, la paternité inutile et sans but, des êtres immortels n'ayant pas besoin de se perpétuer par leurs descendants. Selon les nouveaux croyants, deux grandes lois partagent l'humanité, la loi de *génération*, qui est celle des enfants de la mort, la loi de *régénération*, que suivent les enfants de la lumière et de la vie.

Comme les Pythagoriciens, les shakers tiennent le silence en

grand honneur. Nulle conversation ne vient égayer leurs repas ; ils se rassemblent au son de la cloche et s'avancent par longues files vers le réfectoire ; les hommes se placent à l'une des extrémités, les femmes à l'autre, puis tous s'agenouillent pour adresser à Dieu une courte prière mentale. Leurs aliments, bien préparés et de bonne qualité, sont fort simples ; ils se composent presque exclusivement de lait, de fruits et de légumes, et d'œufs. Si pendant le repas, l'un des frères a besoin de l'assistance de son voisin, il murmure tout bas sa demande et, le service rendu, n'adresse aucun remerciement. Vingt minutes suffisent à cette frugale collation, après quoi chacun retourne au travail. Les femmes font la cuisine, confectionnent les vêtements, conservent les fruits, distillent des essences, fabriquent des éventails et d'autres menus objets. Elles courent, chantent, instruisent les enfants, et leurs écoles passent pour les meilleures de l'État de New-York. Les hommes se livrent à la culture des plantes et des fleurs.

Le shaker éprouve pour la nature une vive tendresse, il la regarde avec l'œil d'un amant et se considère comme uni au sol par des liens célestes ; les passions qui règnent sur le cœur humain se concentrent pour lui dans l'amour qu'il porte à ses vergers et à ses champs. La terre ayant été maudite par le péché recouvrera, dit-il, sa beauté première, grâce aux efforts de la vertu. C'est l'homme qui imprime son caractère au paysage. La plante qu'il cultive se modèle sur lui et s'il veut avoir un domaine rempli de grâce et de beauté, il faut qu'il commence par purifier son âme. Un arbre a ses besoins et ses désirs, disait un shaker à M. Dixon, et nous devons les étudier avec la sollicitude d'un précepteur pour l'enfant confié à ses soins ; si l'on aime la plante, et si l'on a souci de ses préférences, elle récompensera généreusement son bienfaiteur. J'ignore si un arbre reconnaît celui qui le cultive ; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il sent le bien-être et la souffrance tout comme une créature humaine. Quand nous avons planté ce verger, nous avons commencé par choisir les meilleures boutures, puis nous avons préparé une demeure pour chacune d'elles ; c'est-à-dire que nous lui avons creusé un trou profond, dans lequel nous avons placé des tuyaux pour l'écoulement des eaux. Ce travail terminé, nous l'avons recouvert d'un lit de fumier et de terre végétale ; enfin nous avons posé l'arbre enfant dans sa douce couchette, et nous avons protégé sa croissance par une cage métallique.—Que de peines et de soins ! répliqua M. Dixon.—Ah ! frère, dit le shaker en souriant, nous aimons notre jardin."

Cette secte douce et inoffensive, ces hommes qui ne prennent aucune part à la politique et aux querelles de l'Amérique, qui ne

votent pour aucun président, ne tiennent aucun meeting, pour lesquels les droits de la presse et de la tribune sont un vain rêve, exercent cependant aux États-Unis une grande influence. Ils instruisent la jeunesse, prêchent par leur exemple l'esprit de sacrifice, et leur institution serait vraiment salutaire si leur mysticisme ne s'égarait dans de folles rêveries. Ils prétendent vivre en compagnie des anges et avoir plus de commerce avec les morts qu'avec les vivants. Assis dans leurs cellules, occupés à leurs travaux, ils aperçoivent autour d'eux une foule d'esprits, ils entendent des voix, et leur regard rêveur, perdu dans l'espace, l'expression étrange de leur visage, dénoteraient l'absence complète de la raison, si on ne les voyait en même temps montrer un bon sens rare dans les actes ordinaires de la vie. "Un matin, raconte M. Dixon, sœur Antoinette entra dans ma chambre avec un air grave et recueilli. Elle tenait à la main un billet ouvert qu'elle me présenta en me disant : "Vous allez partir, frère, gardez ce papier en souvenir du temps que vous avez passé parmi nous ; c'est l'hymne que, cette nuit, j'ai entendu chanter par les anges.—Signez-le, sœur Antoinette," lui demandai-je. Elle traça son nom au bas du cantique, et je jetai un rapide regard sur la feuille de papier qu'elle me tendait. La rime laissait à désirer, et les lois de la syntaxe n'étaient pas observées d'une façon très-scrupuleuse ; les esprits, sans doute, négligent ces vulgaires détails. Autant qu'il est permis de juger les œuvres du ciel d'après les règles de ce bas monde, les anges sont plus forts sur la musique que sur l'orthographe, car ils ont dicté aux croyants des marches très-belles.

ÉMILE JONVEAUX.

(A continuer.)

---

## LES FETES PATRONALES DES CANADIENS FRANCAIS.

---

Dans le cours du mois de juin de l'année 1615, trois Pères Récollets mirent pied à terre sur le rivage de Québec : leurs noms étaient Joseph leCaron, Denis Jamay, et Jean Dolbeau. Ces trois récollets furent les trois premiers curés de Québec, et de toute la Nouvelle-France. Ils étaient accompagnés d'un Frère du même ordre, Le Frère Pacifique, une des plus intéressantes figures de cette époque primitive.

Neuf années plus tard—en 1624—Le Père leCaron, dans un mémoire adressé au Père Provincial de son ordre, à Paris, écrivait comme suit :

“ Nous avons fait une grande solennité où tous les habitants se sont trouvés et plusieurs sauvages, par un vœu que nous avons fait à St. Joseph, que nous avons choisi pour le patron de ce pays et le protecteur de cette église naissante.”

D'année en année, à partir de 1624, la Saint-Joseph, il y a lieu de le présumer a dû être célébré avec tous les honneurs : avec tous les honneurs religieux, au moins. Cependant, de 1624 à 1637, il n'en est fait aucune mention dans nos anciennes annales.

Dans la *Relation* de 1638, le Père LeJeune fait de cette solennité la description suivante :

“ La Feste du glorieux Patriarche St. Joseph, Père, Patron, et Protecteur de la Nouvelle-France, est l'une des grandes solennités de ce pais ; la veille de ce jour, qui nous est si cher, on arbora le drapeau, et fit-on jouer le canon. Monsieur le gouverneur fit faire

des feux de réjouissance aussi pleins d'artifices que j'en aie guères-vus en France."

Suivent de minutieux détails sur le feu d'artifice, accompagnés d'un dessein. "L'on avait dressé un pan sur lequel paraissait le nom de Saint Joseph en lumières; audessus de ce nom sacré brillaient quantité de chandelles à feu d'où partirent 18 ou 20 petits serpentaux qui firent merveille."—Il y eut des fusées, un petit château flanqué de quatre tourelles, quatre roues mouvantes, une croix à feu qui paraissait comme diamants. Enfin, il y eut tant et tant, que le tout ne manqua pas de jeter dans l'étonnement et français et sauvages qui n'avaient jamais rien vu de pareil.

Le dessein qui représente ce feu de réjouissance, si plein d'artifices, est reproduit exactement dans les *Relations des Jésuites* (édition de Québec (1858); et je crois vraiment que Québec n'en a jamais eu d'aussi beau. Il avait été préparé par les sieurs Bourdon et Beaulieu.

A part M. de Montigny, toutes les notabilités de Québec, et tous les habitants des paroisses environnantes assistaient à ce spectacle.

A la fin de son récit, le Père LeJeune ajoute: "Le jour de la Fête, notre église fut remplie de monde et dévotion, quasi comme en un jour de Pâques."

Après 1637, cette fête se renouvelle tous les ans jusqu'à 1651, et on en trouve la description soit dans les *Relations*, soit dans le *Journal des Jésuites*.

Cependant, en 1648, le Père LeJeune nous dit:

"A la St. Joseph on ne fit pas de feu de joie la veille comme de coutume. J'en fus en partie cause, comme ne goûtant guère cette cérémonie qui n'avait aucune dévotion qui l'accompagnât."

En 1649, le même Père LeJeune écrit:

"On refit cette année le feu de la veille de St. Joseph, mais on sépara le matériel d'avec le spirituel."

Enfin, en 1650, le Père Le Jeune nous fait la confession suivante:

"La veille de St. Joseph il y eut un feu fort froid c'est-à-dire tout simple, sans artifices ni fusées. M. le gouverneur me fit prier par sa femme d'y mettre le feu, lui étant indisposé; je le fis, mais avec grande répugnance."

Ainsi, en 1647, pas de feu de joie, et le Père LeJeune en est, *en partie, cause*. En 1649, on *sépare le matériel d'avec le spirituel*; et en 1650, on fait un feu fort froid!

Malgré la distance qui nous sépare de cette époque reculée, il est aisé de comprendre pourquoi, à partir de 1647, le feu de joie perd, d'année en année, de son intensité, jusqu'au point de devenir en-

1650, un feu fort froid ! En effet, cette époque correspond juste au temps des dissensions qui eurent lieu entre nos anciens gouverneurs et Mgr. de Laval, à propos de la fameuse question du trafic des liqueurs enivrantes. On le sait, ce ne fut pas seulement à propos du feu de joie de Saint-Joseph que le matériel fut, à cette époque, séparé d'avec le spirituel.

De 1651 à 1660, il n'est pas dit un mot de cette fête.

Pour les deux dernières fois, en 1660 et 1661 il en est parlé. En 1661, il y eut trois feux de joie : l'un, au collège des Jésuites, l'autre chez M. Couillard, dont la maison était située dans le jardin du séminaire : le troisième se fit aux Ursulines. A partir de cette époque, la Saint-Joseph, suivant toute apparence, a cessé d'être une fête populaire, mais a continué d'être une fête religieuse, jusqu'à ce jour. Tous les ans, à chaque nouvel anniversaire, on annonce au prône de nos églises, qu'une grande messe sera chantée en l'honneur de Saint-Joseph, premier Patron du pays.

En même temps que Saint-Joseph se célébrait avec la solennité que je viens de décrire, une autre fête prenait naissance en Canada, laquelle devait, deux siècles plus tard, supplanter la Saint-Joseph, et comme fête populaire, tout à la fois ; cette nouvelle fête était celle de Saint-Jean-Baptiste, ou plutôt celle de la Saint-Jean, comme on l'appelait alors. La première description de la Saint-Jean se trouve dans la *Relation* de 1646.

“ Le 23 (juin), dit cette *Relation*, se fit le feu de la Saint-Jean, sur les huit heures et demie du soir, M. le Gouverneur envoya M. Tronquet pour savoir si nous irons ; nous allâmes le trouver, le Père Vinont et moi, dans le fort. Nous allâmes ensemble au feu. M. le Gouverneur l'y mit. Lorsqu'il le mettait, je chantai le *Ut quaent Laxis*, et puis l'Oraison... On tira 5 coups de canon, et on fit deux ou trois fois la décharge de mousquets. Nous en retournâmes entre 9 et 10.”

En 1647, 48, 49, 50, même cérémonie.

Dans la *Relation* de 1650 on lit : “ Le 23, le feu de la Saint-Jean, duquel je m'excusai, prévoyant qu'on m'y ferait mettre le feu à l'ordinaire, et ne jugeant pas à propos de laisser courir cette coutume, qui n'avait point été pratiquée du temps de M. de Montmagny. Ce fut M. le Gouverneur qui y mit le feu. Le P. Laplace y assista en surplis et en étole avec Saint-Martin pour y chanter le *Te Deum*.”

A partir de 1650, il n'est plus fait mention ni de feu ni de la fête de la Saint-Jean, à Québec ; cependant, cette fête, mi-religieuse, mi-populaire, s'est perpétuée, jusqu'à une époque très récente dans toutes celles de nos paroisses qui sont désignées sous le vocable de

St. Jean : à Saint Jean Port Joly, à Saint Jean-Deschaillons, à Saint Jean, Ile d'Orléans, etc.

M. de Gaspé nous a laissé dans ses " Anciens Canadiens " de jolis détails sur la célébration de Saint Jean, à Saint Jean-Port-Joli.

" La Saint Jean-Baptiste, dit M. de Gaspé, ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins, non-seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés.....Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers qu'on recouvrait de branches d'épinettes, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de ses boissons.....Le seigneur offrait le pain bénit.....Ce n'était pas petite besogne que la confection de ce pain bénit et de ses accessoires de *cousins* pour la multitude qui se pressait, non seulement dans l'Eglise, mais aussi en dehors du temple.

" Il était entendu que le seigneur et ses amis dînaient, ce jour là, au presbytère, et que le curé et les siens soupaient au manoir seigneurial..... De tous côtés s'élevaient des abris, couverts de branches d'érable et de bois résigneux où l'on débitait des rafraichissements. Les traiteurs criaient sans cesse, d'une voix monotone, en accentuant fortement le premier et dernier mot : " A la bonne bière ! Au bon raisin ! A la bonne *pinprenelle* ! "—et les papas et les jeunes amoureux stimulés pour l'occasion, tiraient avec lenteur, du fond de leur gousset, de quoi régaler les enfants et la *créature*."

C'était le soir la veille de la Saint-Jean,—c'est-à-dire le 23 juin,—qu'avait lieu le feu de joie. Voici comment cette cérémonie se passait dans ma paroisse natale, à Saint-Jean, Ile d'Orléans.

Sur l'ordre du seigneur, un des habitants transportait sur la grève en face de l'église, le bois nécessaire au feu : c'était du bois de cèdre invariablement. Après avoir chanté un salut, le curé, revêtu de l'étole, se rendait au bûcher. Il le bénissait et ensuite faisait sortir du feu nouveau, en frappant le callou avec le briquet. Avec l'amadou ainsi enflammé, le curé mettait le feu au bûcher, et quelque compagnie de miliciens faisait une décharge de fusils, au milieu des cris de toute la foule. Presque toute la population de l'île se donnait rendez vous à Saint-Jean, pour cette solennité. La coutume était de s'y rendre à cheval, les femmes en croupe, derrière leurs maris.

La Saint-Jean n'était pas la seule fête qui fût ainsi célébrée dans nos campagnes ; chaque paroisse chôrait également la fête de son patron ; mais la Saint-Jean paraît l'avoir emporté sur toutes les autres par l'éclat, le brouhaha, etc. A cause des nombreux désor-

dres qui naissaient au milieu de ces grandes réunions, toutes ces fêtes ont été abolies, il y a une cinquantaine d'années, par l'évêque Signai.

Ce fut en 1834 que quelques citoyens de Montréal organisèrent. " l'Association " ou " la Société Saint-Jean-Baptiste, " et posèrent les bases de cette grande fête nationale des Canadiens-français, si populaire aujourd'hui, et dont les ramifications s'étendent jusqu'aux Etats-Unis, et partout où il y a un petit noyau de nos compatriotes. M. Ludger Duvernay en fut le fondateur.

La fête inaugurale de cette association eut lieu le 24 juin 1834, et consista en un banquet qui se donna dans le jardin de M. John McDonnell—irlandais d'origine—sous la présidence de M. Jacques Viger, alors maire de Montréal.

Au nombre des *toasts* présentés à ce banquet, on remarque le suivant : " A Ludger Duvernay, qui a donné l'idée de cette fête, et en a surveillé les préparatifs ! " Le même *toast* se répéta aux banquets qui eurent lieu les deux années suivantes.

La célébration de cette fête fut interrompue, à Montréal, par l'insurrection de 1837.

Dès 1836, la Saint-Jean-Baptiste fut célébrée dans plusieurs paroisses du District de Montréal, notamment, à Saint-Denis, à Saint-Benoit, à Boucherville, à Saint-Ours. Dans cette dernière paroisse, la Saint Jean-Baptiste fut célébrée par une grande messe. Ce fut la première fois, très-probablement, qu'une grande messe fut chantée à cette occasion : le clergé, pendant longtemps, ayant éprouvé de la répugnance à donner trop d'éclat à la Saint Jean-Baptiste, lorsque personne n'avait raison de se plaindre de Saint-Joseph qui, jusque-là, avait été reconnu comme le premier Patron du Pays. Ce ne fut, paraît-il, qu'en 1843 ou 1844 que l'usage prévalut, enfin, de commencer la célébration du 24 juin par une grande messe et un sermon.

Dans ses commencements, l'association avait une couleur politique bien marquée, et, dans un discours prononcé à l'un des premiers banquets, un des orateurs félicite l'association d'avoir fait choix pour patron " du grand Saint-Jean-Baptiste, qui, il y a 19 siècles, est venu préparer la voie à la réforme morale ! "

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste fut interrompue à Montréal par l'insurrection de 1837, et le fondateur de l'association, M. Ludger Duvernay, fut obligé de prendre le chemin de l'exil. Le retour de M. Duvernay eut lieu en 1842, et ce zélé patriote s'occupa aussitôt de réorganiser la société.

Une première assemblée générale eut lieu en 1843, sous la prési-

dence de l'Hon. D. B. Viger, Sir George Cartier remplissant les fonctions de secrétaire.

Depuis 1842, la célébration du 24 juin n'a pas été interrompue à Montréal.

Le père et le fondateur de la société St. Jean-Baptiste à Québec a été M. N. Aubin. Le 16 juin 1842, huit jours avant la fête (un an avant la réorganisation de la société à Montréal), M. Aubin faisait, dans le *Fantasque*, un chaleureux appel au patriotisme des Canadiens-Français de Québec, leur disant qu'à Montréal, deux jours avaient suffi à M. Ludger Duvernay pour organiser un banquet somptueux. L'article du *Fantasque* se terminait par ces mots : "Ceux qui seraient disposés à célébrer la Saint-Jean-Baptiste, sont priés de laisser leurs noms à ce bureau, d'ici à samedi prochain. Si, d'ici à ce temps, le nombre en était suffisant, une assemblée serait convoquée afin de nommer un comité, prendre les souscriptions, et s'occuper des autres arrangements nécessaires."

Ce chaleureux appel fut entendu, et trois jours plus tard, le 19 une assemblée préliminaire eut lieu à l'hôtel de M. Maheux, rue et faubourg Saint-Roch. A cette assemblée, la société Saint-Jean-Baptiste de Québec fut fondée et organisée.

Le Dr. Bard, fut élu président, M. N. Aubin, vice-président ; MM. J. P. Rhéaume et Huston furent élus secrétaires. Parmi les personnes présentes à cette assemblée, on remarquait MM. Olivier Fiset, Taché, Cauchon, Rowen, F. N. Dérome, Levêque, Savard, le Dr. Tourangeau, etc.

Le matin du 24 juin, dès six heures, les membres de la société Saint-Jean-Baptiste, accompagnés d'une foule de citoyens, se réunissaient à l'Hôtel de la Cité. On forma les rangs et la procession se rendit à l'église à sept heures, ayant en tête la "Musique Canadienne," qui joua durant la marche, des airs du pays. Cette musique était sous la direction de M. Sauvageau.

En tête du cortège, on voyait une magnifique bannière aux trois couleurs, bleu, blanc et rouge, sur laquelle étaient représentés un St. Jean-Baptiste et un castor : ces emblèmes étaient dus au pinceau de M. Légaré. Au milieu de la procession figurait une autre bannière blanche avec l'inscription ; "Nos Institutions, notre Langue et nos Lois." "Outre ces étendards,—je cite le *Fantasque*—on remarquait six drapeaux des milices canadiennes qui ont figuré dans les dernières guerres.

La messe fut célébrée par l'abbé Baillargeon, curé de Québec, et un sermon éloquent sur la Tempérance, fut dit par l'abbé Chiniquy.

Cette messe ne fut pas une messe de la St. Jean-Baptiste, mais

une messe dite de Tempérance. Il répugnait toujours au clergé de laisser détronner St. Joseph.

Après la messe, la procession se reforma de nouveau, parcourut un grand nombre des rues de la ville, et les membres de l'association se séparèrent aux cris de : "Vive la Reine! Vive Jean-Baptiste!"

Le soir, il y eut à l'Hôtel de la Cité, un banquet de deux cents personnes. Au nombre des invités : l'Hon. E. E. Caron, maire de Québec, l'Hon. John Nelson et M. Aylwin.

Durant le banquet, la "Musique Canadienne" fit entendre ses airs les plus patriotiques, et des toasts innombrables furent proposés et bus avec tous les honneurs. Il y eut une véritable avalanche de discours : parmi les plus chaleureux on remarque ceux du Président, du Maire, de MM. Cauchon, Belleau, Chauveau, Aylwin, Etienne Parent, Auguste Soulard, et Derome.

On sortit de table à 11½ hs.

Il y a lieu de s'étonner aujourd'hui, de voir un banquet se terminer à pareille heure ; mais cela s'explique. En premier lieu, le 24 juin de l'année 1842, était un vendredi, et le repas fut rigoureusement servi en maigre. Ensuite, malgré le nombre prodigieux de *toasts* qui furent proposés et bus, chacun s'en retourna chez soi à *jeûn*, ne ressentant, au dedans de lui-même, d'autre chaleur que celle qui pouvait être occasionnée par l'ardeur du plus brûlant patriotisme. En effet, on ne but autre chose, à ce banquet mémorable, que de l'eau froide, des limonades, de la bière de gingembre, et de la sapinette ! Toutes ces liqueurs étaient connues, à cette époque de zèle et d'abnégation, sous le nom de *liqueurs de tempérance*.

En rendant compte de ce fait phénoménal, le *Canadien* s'écriait : "et l'on s'est amusé aussi bien, mieux peut-être, que si le vin eût ruisselé sur la table."

Le lendemain de cette solennité, la société Saint-Jean-Baptiste prenait rang avec les autres sociétés nationales de la ville, dans le cortège qui alla à la réception de Sir Charles Bagot.

Pendant, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste n'avait pas été du goût de tout le monde. La *Gazette de Québec* fort méticuleuse alors, trouva à redire aux couleurs qu'avait cru devoir choisir la société : vert, blanc et rouge. C'est un drapeau tricolore, disait la *Gazette*, un insigne révolutionnaire. Le *Canadien*, dans un article très-modéré et d'une prudence extrême, répliqua que le pavillon tricolore français était bleu, blanc et rouge, et dans le tricolore de la société Saint-Jean-Baptiste il y avait absence complète

du bleu. Il ajoutait que la signification de ces trois couleurs réunies était: Foi, Espérance et Charité.

Les emblèmes distinctifs des membres de la société Saint-Jean-Baptiste sont: un castor entouré d'une guirlande de feuilles d'érable avec cette épigraphe: " Nos Institutions, notre Langue et nos Lois."

J'ai fait quelques tentatives pour retrouver l'origine de ces emblèmes; mais comme me l'écrit M. Gérin Lajoie, à qui je suis redevable de plusieurs renseignements consignés dans cette notice: " il est bien difficile de préciser l'origine des coutumes et des usages populaires, lors même que cette origine ne remonte pas bien haut."

En effet, ces choses là naissent on ne sait où, ni comment, ni pourquoi; elle n'ont pas l'air de s'inventer ni de se découvrir; elles se font toutes seules.

Voici ce que j'ai pu recueillir.

Aux premiers banquets qui eurent lieu à Montréal, la salle du festin " était décorée (*Minerve* du temps) de bouquets, de fleurs, et de feuillages disposés en festons. Parmi ceux-ci on remarquait, un *faisceau de branches d'érable chargées de feuilles.*

Au banquet du 24 juin 1836, le Président de la société M. D. B. Viger dit, en parlant de l'érable: " cet arbre qui croit dans nos valons, sur nos rochers, d'abord jeune et battu par la tempête, languit, en arrachant avec peine sa nourriture du sol qui le produit; mais bientôt il s'élance, et, devenu grand et robuste, brave les orages, et triomphe de l'aquilon qui ne saurait plus l'ébranler. L'érable, c'est le roi de nos forêts, *c'est l'emblème du peuple Canadien!* "

Quelques mois plus tard, le *Canadien* changeait sa vignette (qui représentait un laboureur se reposant près de sa charrue et de ses bœufs) et adoptait comme emblème la feuille d'érable et le castor. " Ce frontispice, disait le *Canadien*, n'a guère besoin d'explications; les emblèmes qu'il renferme sont tous faciles à comprendre. Le principal, *la feuille d'érable a été, comme on sait, adopté comme emblème du Bas-Canada*, de même que la rose est celui de l'Angleterre, le chardon, celui de l'Ecosse et le trèfle, celui de l'Irlande.

Cette citation semblerait faire croire que la feuille d'érable venait d'être adoptée comme l'emblème des Canadiens-Français.

Quant au castor, je ne vois pas qu'il en soit fait mention dans la description des premières fêtes qui ont eu lieu à Montréal, ni avant. Est-ce la vignette du *Canadien* qui aurait donné à la société Saint-Jean-Baptiste l'idée de l'ajouter à ses insignes?.....

L'épigraphe " Nos institutions, notre langue et nos Lois," est due, je crois, à M. Etienne Parent.

La petite anecdote suivante, que je dois à M. Etienne Parent, fera voir mieux que toutes les dissertations possibles, l'idée mère qui a suggéré, probablement, à M. Duvernay, la pensée d'adopter Saint Jean-Baptiste comme premier patron du pays.

A l'époque de la guerre de 1812, un officier anglais, ayant à appeler les rôles des miliciens et voyant qu'un très-grand nombre répondaient au nom de Jean-Baptiste, s'écria : *D...nd they are all Jean-Baptiste!* A partir de là, ce fut la façon, parmi les militaires d'appeler tous les Canadiens-Français, Jean-Baptiste.

Un dernier trait qui ne manque pas d'intérêt ; au banquet de 1835, une des santés proposées fut : "*A Josephite femme de Jean-Baptiste!*"

HUBERT LARUE.

Dans son excellente étude sur nos fêtes nationales, le Dr. Larue a parfaitement raison de dire, en parlant de l'origine des emblèmes de la Société St. Jean-Baptiste, que souvent ces choses là naissent on ne sait où, ni comment, ni pourquoi.

L'emploi du castor comme symbole du Canada ou de l'élément canadien me paraît remonter assez loin.

Avant 1830, le commandeur Viger l'avait mis dans les armes de la ville de Montréal : il l'avait aussi dessiné comme *support* dans un écusson de fantaisie qu'il s'était fait vers 1815.

On voit le castor dans les vignettes de l'Histoire de la *Nouvelle France* de Charlevoix.

Sur la médaille que Louis XIV fit frapper pour rappeler la défaite de Philipps devant Québec, en 1690, un castor s'avance timidement vers une femme qui trône avec majesté, sur les trophées enlevés à l'ennemi : figure symbolique de la nouvelle et de l'ancienne France.

C'est probablement M. de Fontenac qui donna au grand Roi l'idée de représenter ainsi sa colonie naissante. Son Honneur le juge Beaudry me communique l'extrait suivant de la correspondance de M. de Frontenac, qui écrivait le 13 oct. 1673 au ministre des colonies :

" C'est à quoi, Mgr., vous aviserez, s'il vous plait, comme aussi  
 " aux livres et aux armes que le Roy voudra donner à la ville de  
 " Québec : Je croyais que les fleurs de lys sans nombre, au chef  
 " d'or, chargé d'un castor de sable luy conviendrait assez bien avec

“ deux originaux pour supporter, et le bleu et le blanc pour les livrées de la ville. J'attendrai sur cela les ordres de Sa Majesté et les vôtres. ”

Je ne sais si Québec eût jamais, sous le gouvernement français, des armes particulières ; mais la Nouvelle-France et les autres colonies françaises de l'Amérique, aussi tard que 1736, portaient comme la mère-patrie *trois fleurs de lys d'or*.

H. A. B. VERREAU.

A propos de l'intéressant article du Dr. Hubert LaRue, je désire soumettre quelques notes et observations, que j'ai par hasard recueillies sur le même sujet.

La première mention que je connaisse de la fête de la Saint-Jean, en ce pays, est d'une date de dix années antérieures à celle que donne le Dr. LaRue. On la trouvera dans la *Relation* de 1636, page 38, colonne 1ère, où il est dit que cette année on tira le canon aux Trois-Rivières pour chômer la fête de la Saint Jean ; une anecdote est attachée à ce fait ; elle se rapporte à l'idée superstitieuse que les sauvages entretenaient sur l'efficacité du bruit des armes-à-feu pour détruire les maladies du corps humain.

Quant à la fête en elle-même, en parler n'est pas difficile, puisque c'est de l'histoire écrite et connue depuis longtemps.

Dans les provinces bretonnes, la *St. Jean* paraît avoir été chômée depuis que le christianisme y a pénétré.

Les anciens Gaulois, comme tous les peuples de l'antiquité avaient des réjouissances publiques pendant lesquelles ils allumaient des feux sur les hautes terres, les montagnes et le bord de la mer. Les habitants du pays de Galles, qui aujourd'hui encore, peuvent converser dans la langue des Bas-Bretons et s'entendent avec ceux-ci, ont conservé pareillement l'habitude d'allumer des feux de joie à la Saint-Jean.

L'on ne songe pas assez généralement jusqu'à quel point les coutumes et les traditions d'un peuple, même petit, même oublié, sont tenaces. Le cas qui nous occupe ici est remarquable. Voici une cérémonie de l'antiquité que l'église a transformée, d'un côté en fête religieuse, et, de l'autre côté, à défaut du sentiment religieux, la même coutume se conserve par l'esprit inné chez tous les peuples.

Je me rappelle avoir lu dans le *Journal pour Tous* un article accompagné d'une gravure représentant les paysans bretons de notre époque dansant en rond, en plein air autour des feux de la

Saint-Jean. Ce jour là, les jeunes fiancés qui doivent se marier dans l'année suivante sautent par couple, garçon et fille se tenant par la main, par dessus les tisons enflammés que l'on dispose, d'espace en espace sur la place de dance.

Ne craignons pas de nous tromper en supposant que les premiers colons canadiens emportèrent avec eux en ce pays, la coutume de fêter la St. Jean. Mais il me semble que les allures par trop mondaines qu'on se plaisait à prêter à cette démonstration lui ont valu de ne pas avoir été acceptée par le Clergé. Il devait être en effet bien difficile de métamorphoser en solennité religieuse une journée marquée depuis des siècles par les bruyants et peu scrupuleux ébats de la foule.

Je suppose donc que, dans la pensée de ses fondateurs, en 1624, la St. Joseph devait finir par remplacer la Saint-Jean.

St. Joseph, nommé premier patron du Canada, n'a pas cessé, depuis 1624 jusqu'à 1870, d'être honoré comme tel. Cependant, la fête populaire de la Saint-Jean d'autrefois, — subsista encore parmi le peuple. Est-ce parce que la St. Joseph fut acceptée comme fête purement religieuse et que le peuple ne voulut y mêler rien de profane ? Est-ce parce que le 19 mars, temps de la fonte des neiges et très-souvent du carême, ne saurait lutter avec le brillant 24 juin, l'un des jours du solstice d'été ? Toujours est-il que la St. Joseph resta fête religieuse avant tout et que la St. Jean resta ce qu'elle était, une fête populaire.

Il y aurait une infinité de choses curieuses à mettre au jour touchant les fêtes publiques qui ont existé plus ou moins longtemps chez nous. Quelqu'un a-t-il parlé de la St. Louis qui eut la ville de Québec pour centre, et qui après une dizaine d'années d'existence, s'éteignit, vers 1834, à l'approche des troubles, au moment où Mr. Duvernay fondait la société St. Jean-Baptiste ? Les membres de la Saint Louis d'abord presque tous de la classe commerciale, et par la suite se recrutant parmi les artisans et les entrepreneurs du faubourg St. Roch. professaient une foi politique et nationale hostile à l'administration anglaise.

D'ailleurs, la Saint Jean-Baptiste réveilla chez les Canadiens des ouvenirs puissants, car, je le répète, la Saint Jean-Baptiste était l'un des beaux jours que nos ancêtres aimaient à célébrer. L'habileté de M. Duvernay se montre dans le choix qu'il fit de ce patron et qui assura par ce moyen une longue existence à la société qu'il avait fondée.

Dans le comté de Terrebonne, la Saint Louis, fête patronale des derniers roi de France, donnait lieu à une importante foire aux

chevaux dont il reste encore des traces. C'était l'occasion d'une série de fêtes qui duraient trois et quatre jours.

Naturellement, la Saint-Louis a dû être favorisée par la noblesse canadienne qui tenait à la Cour de France par ses titres et par ses liaisons de famille ; mais le peuple canadien qui est resté breton, n'a jamais mis ce jour au niveau de sa fête par excellence la St. Jean.

M. le Dr. LaRue parle aussi des *fêtes de paroisse* et il dit qu'elles ont été abolies, il y a une cinquantaine d'années, par Mgr. Signaï. Je me permettrai cependant de dire que l'abolition de ces sortes de réjouissances publiques, qui dégénéraient fréquemment en saturnales, était commencée près d'un siècle avant Mgr. Signaï.

Il est certain que la fête de la paroisse a été dès le commencement de la colonie, le pendant de celle de St. Jean, avec cette différence que, sous prétexte de fêter la première, des paroisses entières se voisinaient et festoyaient, à bouche que veux-tu.

En 1749, Mgr. de Pontbriand abolit les fêtes de deux villages, que je ne nommerai pas, car le motivé de sa décision, que j'ai sous les yeux, n'est pas du tout flatteur pour les paroissiens dont il s'agit.

Lorsque vers 1803 ou 1804, Mgr. Denaut supprima la fête de Beauport, l'on sait le tapage qui en résulta ; une insurrection en règle eut lieu dans une partie de la paroisse, et le tout finit par jugement du tribunal judiciaire.

Ainsi, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentait, nos Evêques abolissaient les fêtes de paroisses, et c'est Mgr. Signaï, monté sur le siège épiscopal en 1833, qui y porta la dernière main.

BENJAMIN SULTE.

# SPENCER WOOD

LA RÉSIDENCE DE NOTRE GOUVERNEUR, SIR N. F. BELLEAU.

---

“ J'aime les nobles parcs aux arbres réguliers,  
Comme on en voit, hélas ! plus guère qu'en gravure,  
Avec de la charmille et de grands escaliers  
Montés et descendus par des gens en parure.”

EMILE AUGIER.

Le plus beau domaine de Sillery, l'on peut dire, du Canada, est, sans contredit, Spencer Wood. Il a pris ce nom au temps où l'hon. H. M. Perceval, percepteur impérial des douanes, à Québec, l'habitait,—c'est-à-dire de 1815 à 1830. Avant cette date, cette résidence était connue sous le nom de *Powell Place*, d'après le général anglais Powell, qui y résidait. Comme bien des royales villas de France et d'Angleterre, Spencer Wood a eu ses périodes de splendeur et ses années de décadence.

En référant aux œuvres du poète anglais Kidd, publiées en 1830, on voit que, du temps de l'hon. M. Perceval, Spencer Wood, qu'il avait nommé ainsi d'après l'hon. Spencer Perceval, homme d'Etat en Angleterre, et son parent, sinon son protecteur, on s'aperçoit, disons-nous, que Spencer Wood était en renom pour ses paysages, —Kidd y consacre un poème entier. <sup>1</sup>

1 SPENCER WOOD.—(Extracted from Kidd's Poems—1830).

Through thy green groves, and deep receding bowers,  
Loved SPENCER-WOOD! how often have I strayed,  
Or mused away, the calm, unbroken hours,  
Beneath some broad oak's cool, refreshing shade.

Spencer Wood contient maintenant quatre-vingts acres de terre, qui s'étendent en pelouse verte jusqu'à la cime du cap. Aux jours de sa plus grande splendeur, quand M. H. Atkinson, riche négociant de Québec, le possédait, cette demeure comprenait la propriété avoisinante, Spencer Grange ; son étendue était d'au moins cent vingt acres.

Les galeries de peinture, objets d'arts, statues, fontaines, jardins d'hiver, serres à raisins, serres à fruits exotiques de Spencer

There, not a sound disturbed the tranquil scene,  
Save welcome hummings of the roving bee,  
That quickly flitted o'er the tufted green,  
Or where the squirrel played from tree to tree.

And I have paused beside that dimpling stream,  
Which slowly winds thy beauteous groves among,  
Till from its breast retired the sun's last beam,  
And every bird had ceased its vesper song.

The blushing arbours of those classic days,  
Through which the breathings of the slender reed,  
First softly echoed with Arcadia's praise,  
Might well be pictured in this sheltered mead.

And blest were those who found a happy home  
In thy loved shades, without one throb of care—  
No murmures heard, save from the distant foam,  
That rolled in columns o'er the great *Chaudière*. \*

And I have watched the moon in grandeur rise,  
Above the tinted maple's leafy breast,  
And take her brilliant path-way through the skies,  
Till half the world seemed lulled in peaceful rest.

Oh! these were hours, whose soft enchanting spell  
Came o'er the heart, in thy grove's deep recess.  
Wherg e'en poor Shenstone might have loved to dwell,  
Enjoying the pure calm of happiness!

But soon, how soon, a different scene I trace,  
Where I have wandered, or oft musing stood:—  
And those whose cheering looks enhanced the place,  
No more shall smile on thee, lone SPENCER WOOD! †

\* "The Falls of the *Chaudière* are about nine miles from Quebec, on the South Shore of the St. Laurence, and for beauty and romantic scenery, perhaps not surpassed in all America. They are not so magnificent as Niagara, but certainly far more picturesque."

† "This is one of the most beautiful spots in Lower Canada, and the property (1830) of the late Hon. Michael Henry Perceval, who resided there with his accomplished family; whose polished and highly cultivated minds, rendered my visits to SPENCER-WOOD, doubly interesting. The grounds and gravel walks are tastefully laid out, interspersed with a great variety of trees, planted by the hand of nature. The scenery is altogether magnificent, and particularly towards the east where the great precipices overhang Wolfe's Cove. This later place has derived its name from that hero, who, with his British troops, nobly ascended its frowning cliffs, on the night of the 13th Sept., 1759, and took possession of the Plains of Abraham."  
—(ADAM KIDD—1830.)

Wood, faisaient l'admiration de tous les étrangers. Non satisfait des serres déjà construites autour de son petit château, M. Atkinson, éleva à grands frais pour les espèces tropicales une nouvelle serre de 100 pieds, sur la partie ouest de Spencer Wood, à Spencer Grange, qu'il venait de fonder. Au moyen de dalles de fer recouvertes de tuilles, il réussit à donner à la légère couche de terre superposée, une chaleur constante de 80° à 90°, en introduisant l'eau chaude. Lorsque la température au dehors était à 40° au dessous de zéro, que l'ouragan sévissait, que les froids atroces de janvier assombrissaient la nature entière, l'intérieur de la serre était à l'œil ébloui, des massifs de verdure, des bosquets parfumés — où l'oranger, l'amandier, le figuier, l'ananas, le laurier exhibaient leurs fruits d'or ou empourprés. Nous nous rappelons encore avoir vu à un des banquets de Lord Elgin un ananas monstrueux exhaltant un parfum exquis, offert en don au noble comte par le propriétaire de Spencer Wood. Le plus grand triomphe de l'habile jardinier de M. Atkinson, M. Lowe, fut d'avoir conduit à maturité une banane (*musa cavendis* hûui) pesant 90 lbs. Celle produite en Angleterre par le célèbre horticulteur sir John Paxton, ne pesait que 112 lbs. On trouva si étrange, un tel résultat dans le climat hyperboréen de Québec, qu'un dessin en fut envoyé et inséré avec un compte rendu dans l'*Illustrated News* de Londres.

A d'autres temps, c'était des surprises adroitement ménagées. Il y avait une fleur exotique, qui n'était en floraison que tous les cinq ans et dont la détonation, se faisait entendre au moment où elle s'épanouissait comme un coup de fusil, — objet d'intérêt pour les convives.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions examiner toutes les merveilles d'art que l'habile M. Lowe savait créer.

Le jardin de Spencer Wood est décrit à la page 341 de *London's Encyclopedia of Gardening* et dans le *Gardener's Magazine* pour 1837, publiés à Londres. Mais, si fontaines, statues, tableaux et serres ont disparu, les ravissants paysages, les pittoresques points de vue existent encore. On y admire un réseau d'avenues, ombragées par des chênes séculaires, des grands pins, de verdoyants érables. L'historique ruisseau St. Denis, par où Wolfe atteignit les hauteurs d'Abraham, borne le domaine à l'est, tandis que le ruisseau Belle Borne, du temps de M. Atkinson, était la ligne de démarcation entre Spencer Wood et Woodfield, maintenant la résidence de M. J. Gibb, et en 1731, la villa de l'évêque Dosquet, qui lui donna le nom de Samos.

L'extrémité est en est ornée d'un petit cap, où l'on a érigé un Belvédère, et la pointe ouest est également couronnée d'un vide-bouteilles

De ces deux endroits, l'on obtient des points de vue ravissants ; mais laissons à un grave historien, (l'abbé Ferland), la tâche de nous parler de ce paysage de Sillery si bien décrit dans ses notes sur Sillery :

“ Une carte de Québec, par Champlain, marque à environ une lieue au-dessus de la ville naissante une pointe qui s'avance dans le Saint Laurent, et qui est désignée comme étant fréquemment habitée par les sauvages. Plus tard, elle reçut le nom de Puiseaux, du premier possesseur du fief Saint-Michel, qu'elle borne au sud-ouest. Aujourd'hui, sur la Pointe-à-Puiseaux, se trouve la jolie église de Saint-Colomb, environnée d'un village. De ce point l'on jouit d'une des plus belles vues qu'offrent les environs de Québec. Vis-à-vis est la côte de Lauzon, avec sa rivière *Bruyante*, ses nombreux vaisseaux, le terminus du chemin de fer du Grand-Tronc, les villages et les églises de Notre-Dame de Lévis, de Saint-Jean Chrysostôme et de Saint-Romuald. A droite et à gauche, le fleuve se déroule sur une longueur de douze à quinze milles, sans cesse sillonné par les vaisseaux qui arrivent au port de Québec ou qui en partent. Vers l'est le tableau, fermé à plus de douze lieues par le Cap Tourmente et par les hauteurs cultivées de la Petite Montagne et de Saint-Ferréol, présente successivement la côte de Beaupré, les verdoyants côteaues de l'île d'Orléans, le cap aux Diamants couronné de sa citadelle et ayant à ses pieds une forêt de mâts ; les plaines d'Abraham, les foulons avec tout le mouvement du commerce de bois, Spencer-Wood et la résidence vice-royale, l'Anse Saint-Michel se courbant gracieusement depuis la côte de Wolfe jusqu'à la Pointe-à-Puiseaux. Autour de ces lieux se rattachent les souvenirs historiques les plus intéressants de l'Amérique du Nord : le contact de la civilisation française avec la barbarie des indigènes ; la lutte de deux puissantes nations pour la souveraineté du Nouveau-Monde ; un épisode important de la révolution qui a créé la puissante république des Etats-Unis : voilà les grands mouvements qui ont tour-à-tour agité ce théâtre resserré. Partout vous y trouverez l'empreinte des pas de quelque personnage remarquable dans l'histoire de l'Amérique : Jacques-Cartier, Champlain, Frontenac, Laval, Phipps, d'Iberville, Wolfe, Montcalm, Arnold, Montgomery ont tour-à-tour foulé quelque coin de cet espace. Tout près d'ici, dans l'Anse Saint-Michel, M. de Maisonneuve et mademoiselle Mance passèrent leur premier hiver en Canada, avec la colonie qui sous leur conduite allait fonder Montréal. Si l'on se tourne vers l'ouest, la vue, quoique moins étendue, rappelle encore de glorieux souvenirs. Là, au détour du Cap-Rouge, Jacques-Cartier établit ses quartiers, la seconde fois qu'il hiverna sur les bords du

Saint-Laurent. Roberval le remplaça, au même lieu, à la tête de sa colonie éphémère. Près de l'embouchure de la rivière Chaudière se dressaient les tentes des Abénakis, des Etchemins, des Souriquois, lorsque des côtes de la Nouvelle-Angleterre, ils venaient fumer le calumet de paix avec leurs frères les Français ; la rivière Chaudière était alors le grand chemin qui reliait leur pays au Canada.

“ Plus près de la Pointe-à-Puiseaux est l'Anse de Sillery où les Jésuites réunirent les Algonquins et les Montagnais qui voulaient se convertir au christianisme, et formèrent une réduction florissante. De là les lumières de la foi étaient portées par les néophytes au sein des plus profondes forêts ; là venaient s'exercer pour leurs missions lointaines les apôtres qui se préparaient à annoncer la bonne nouvelle au pays des Hurons, aux bords du Mississipi ou sur les côtes glacées de la Baie d'Hudson. De là, le P. Druillètes partait pour aller porter quelques paroles de paix, de la part des chrétiens de Sillery, aux Abnaquois de Kennebecki et aux puritains de Boston. Près de ce lieu, le Frère Liégeois était massacré par les Iroquois, et le P. Poncet fait prisonnier et amené par les barbares.”

C'est au milieu de cette grandiose nature et sur ce terrain classique de notre histoire, que s'élève le château de Spencer Wood, certainement peu remarquable sous le rapport de l'architecture, mais ayant toutes les conditions de confort voulues.

Voilà le charmant site que la munificence du gouvernement d'Ottawa assure à notre Lieut-Gouverneur, loin des miasmes délétères de la cité : tout en épargnant à la Province une somme de \$50,000.

Quand le fastueux comte d'Elgin y tenait ses levers, il était loin de prévoir lui, que parmi ses successeurs, y trônerait un gouverneur d'extraction française, car l'on était alors d'avis que Vaudreuil avait pour toujours clos l'illustre phalange des Champlain, des Montmagny, des Frontenac, des Longueuil, des LaGallissonnière, des Vaudreuil, en Canada.

L'hôte de céans est donc, maintenant, un Canadien-Français offrant l'hospitalité de son château à Son Altesse Royale, le fils de notre Souveraine, le prince Arthur.

Spencer Wood avait aussi ses fêtes champêtres en 1809, au temps de Sir James Craig ; la parole est à l'auteur des “ Anciens Canadiens ” :

“ Dès huit heures et demi du matin, par une belle journée du mois de juillet, je dis une belle journée, car pendant trois années consécutives le soleil le plus brillant éclaira ces belles fêtes, l'élite

de la société laissait Québec pour se rendre à l'invitation de sir James Craig. Arrivés à Powell-place, les convives descendent de voiture sur la voie royale, et s'enfoncent dans la forêt en suivant un sentier qui, après maints détours, vous conduit à un charmant cottage ayant vue sur le magnifique Saint-Laurent qui semble surgir, tout à coup, des bosquets qui le couronnent. Des tables de quatre de six et de huit couverts chacune sont dressées en face du cottage, sur une immense plateforme de madriers polis qui servira ensuite de salle de danse en plein air.

“ Au fur et à mesure que les convives arrivent, ils forment une petite société pour déjeuner en famille. Je dis en famille, car, à part un aide-de-camp qui fait les honneurs aux principaux personnages, et à part les servants, rien ne vient troubler les petits groupes d'amis intimes qui prennent ensemble ce premier repas composé de viandes froides, beurre, raves, thé et café. Ceux qui l'ont terminé cèdent la place à d'autres et se promènent dans les jardins et les bosquets environnants. A dix heures, toutes les tables sont enlevées et les convives sont dans l'attente de ce qui va suivre.

“ En effet, le cottage, comme le château dans l'opéra de Zémire et Azor, semble attendre que la baguette d'une fée lui donne la vie. Après quelques minutes d'attente, la porte principale s'ouvre et livre passage au petit roi Craig, suivi de son brillant état-major ; au même instant, un orchestre invisible, perché au sommet de hauts peupliers, joue le *God save the King* ; les têtes se découvrent et chacun écoute en silence l'air national de la Grande-Bretagne.

“ Les convives les plus distingués s'empressent d'aller présenter leurs hommages au gouverneur ; ceux et celles d'entre-eux qui ne doivent point prendre part à la danse s'asseyent sur les galeries où trône Son Excellence ; un aide-de-camp crie : *Gentlemen, take your partners !* (messieurs prenez vos danseuses) et le bal commence.

“ Soixante-ans se sont écoulés depuis ce jour où, danseur infatigable, je dansais comme un tourbillon une contredanse de trente couples. Mes pas qui se traînent aujourd'hui pesamment laissaient alors à peine la trace de leur passage. Toute la jeunesse qui animait cette fête des anciens temps dort aujourd'hui dans le silence du sépulcre ! celle même, la belle d'entre les belles, celle qui a partagé mes joies et mes douleurs, celle qui, ce jour même, accepta la première fois pour la conduire à la danse une main qui, deux ans plus tard, devait la conduire à l'autel de l'hyménée, celle-là aussi a suivi depuis longtemps le torrent inexorable de la mort qui entraîne tout sur son passage.

“ Ces souvenirs rappellent à ma mémoire ce beau passage d'Ossian :

“ But why art thou sad, son of Fingal ? why grows the cloud of thy soul ? the sons of future years shall pass away : another race shall arise. The people are like the waves of the ocean ; like the leaves of woody Morven : they pass away in the rusting blast, and other leaves lift their green heads on high.”

“ En effet, pourquoi ces nuages sombres attristent-ils mon âme ? les enfants de la génération future passeront bien vite, et une nouvelle surgira. Les hommes sont comme les vagues de l’océan ; comme les feuilles innombrables des bosquets de mon domaine, comme les vents d’automne qui dépouillent mes bocages, mais d’autres feuilles aussi vertes couronneront leurs sommets. Pourquoi m’attrister ? quatre-vingt-six enfants, petits enfants et arrière-petits enfants porteront le deuil du vieux chêne que le souffle de Dieu aura renversé ! Et si je trouve grâce, au tribunal de mon souverain juge, s’il m’est donné de rejoindre l’ange de vertu qui a embelli le peu de jours heureux que j’ai passés dans cette vallée de tant de douleurs, nous prierons ensemble pour la nombreuse postérité que nous avons laissée sur la terre.

“ Je retourne à la fête où m’attend le lecteur. Il est deux heures et demie, nous sommes au milieu d’une contredanse des plus gaies, *speed the plow*, peut-être ; l’orchestre cesse tout à coup de jouer ; les uns restent les bras étendus, les autres une jambe en l’air tout en cherchant à devenir ce qui cause ce contre-temps. L’arrivée des deux Evêques, Monseigneur Plessis et le Lord Bishop Mountain nous donne le mot de l’énigme ; en effet, un aide-de-camp avait d’un signe imposé silence à l’orchestre en voyant s’avancer les deux grands dignitaires de leurs églises respectives. La danse avait cessé pour ne recommencer qu’après le départ des deux évêques. Sir James, par égard pour leur caractère, avait établi cette étiquette.

“ A trois heures, le son d’un cor se fait entendre dans le lointain, et tout le monde s’enfonce à la suite du gouverneur dans un sentier pratiqué dans la forêt, alors vierge, de Powell-place. Quelques personnes, vû la longueur de la promenade, commençaient à croire que Sir James faisait faire un tour d’appétit, avant le dîner aux convives qui n’avaient pas pris part à la danse, quand au détour d’un sentier, une immense table couverte d’un dôme de feuilles de différentes espèces apparaît tout à coup comme une oasis bienfaisante. En effet, M. Petit, chef de cuisine de Son Excellence, s’était surpassé pour l’occasion, et comme Vatel, il se serait percé le cœur s’il n’eût recueilli les plus grands éloges sur l’ordonnance du festin dont nos généreux patrons l’avait chargé.

“ Rien de plus beau, de plus splendide que l’ordonnance de ce repas aux yeux non-seulement des enfants du sol, peu accoutumés

alors à ce luxe, mais aussi aux yeux des convives européens, toutefois, il y avait un petit inconvénient pour les dits convives : celui de ne pas connaître un seul des plats qu'on nous avait servis, tant était monsieur Petit un artiste français.....

“ La danse recommença environ une demi heure après dîner qu'eut lieu le départ des évêques, et continua avec une ardeur toujours croissante, lorsque les cruelles mamans, commençant à s'inquiéter de certaines promenades sentimentales que faisaient leurs demoiselles, dans les entre-actes de la danse, après la disparition de Phochus, rappellèrent leurs jeunes nymphes, non en les menaçant et armées de javelots comme la déesse Calypso, mais d'un ton assez maussade au dire des cavaliers. A neuf heures, tout le monde était rentré dans l'enceinte des murs de Québec.”

Il paraît que nos gouverneurs Sir John Young et Sir N. F. Belleau affectionnent Spencer Wood, autant et plus que Sir James Craig. Puisse le noble château, où se sont assis à diverses reprises, nos Princes du sang : le Prince de Galles, le Prince Alfred, le Prince Arthur, continuer à ajouter à l'éclat de la ville capitale et à faire les délices de ses hôtes.

Sillery, 28 Juin 1870.

J M. LEMOINE

## LE LAC DÉSOITÉ.

---

C'était l'été ; pourtant, au sommet de la montagne, un vent âpre et froid menaçait de convertir en neige la pluie qui tombait à torrents. Il faisait si sombre, qu'à cent pas de distance, on avait peine à distinguer la maison, récemment blanchie à la chaux, qui s'élevait sur les bords du lac. Le feu venait d'être allumé dans la cuisine, et la femme de l'aubergiste cuisait sur le gril un plat de poisson, tout en balançant un berceau posé près du foyer. Dans la salle à manger, l'hôtelier, étendu sur un banc, maugréait contre les mouches qui s'acharnaient sur son front et le réveillaient chaque fois qu'il commençait à s'endormir. Une servante filait nu-pieds dans un coin, en regardant d'un air d'ennui profond, à travers les vitres ternies, la tempête qui se déchainait au dehors. En ce moment, un robuste garçon d'auberge entra ; il se secoua comme un chien que l'on a jeté à l'eau, et, d'un air bourru, fit jaillir autour de lui les larges gouttes de pluie dont ses vêtements étaient couverts. Pas une parole cependant ne fut prononcée ; chacun paraissait craindre que le nuage qui planait sur le logis ne fût gros de querelles prêtes à éclater au moindre souffle.

La porte du dehors s'ouvrit. Des pas, qui cette fois devaient être ceux d'un étranger, retentirent dans le vestibule. L'hôtelier ne bougea pas ; la servante seule se leva pour introduire le nouvel arrivant.

Un homme en tenue de voyage s'arrêta sur le seuil, demandant si c'était bien là l'auberge du Lac-Désolé. Sur la réponse affirmative de la jeune fille, il jeta son manteau ruisselant sur la table, son sac de nuit à côté, puis il se laissa tomber sur le banc. Il était

visiblement épuisé de fatigue ; toutefois, il ne voulut ni ôter sa casquette trempée par la pluie, ni même déposer sa canne : il comptait sans doute continuer son chemin après une courte halte. La servante restait debout devant lui attendant ses ordres ; mais il paraissait avoir complètement oublié qu'il n'était pas seul, et bientôt, appuyant sa tête contre la muraille, il ferma les yeux. La salle obscure retomba dans un morne silence.

Enfin l'hôtesse apporta le repas. Un petit garçon qui la suivait tenait une lumière ; il considéra l'étranger avec de grands yeux, tandis que l'aubergiste, étirant ses bras et ses jambes, se levait du banc sur lequel il était étendu, bâillait et se mettait à table, sans s'occuper du voyageur. Ce fut sa femme qui s'approcha du taciturne inconnu pour l'engager à prendre quelque chose ; mais il refusa d'un signe de tête.

— Nous n'avons à vous offrir que des poulets et des canards, reprit l'hôtesse ; la viande de boucherie est trop chère pour de pauvres gens comme nous. Bien peu de messieurs viennent ici, depuis que la nouvelle route a été ouverte derrière le Jochberg, et que la poste, qui auparavant passait devant notre maison, prend l'autre côté. Dans les beaux jours, un piéton ou un peintre monte parfois pour faire une esquisse du lac ; mais cela ne nous rapporte pas grand'chose, et la pêche ne donne guère de profit. Cependant, si monsieur voulait passer la nuit chez nous, les lits sont bons, et nous lui donnerions une chambre qui a été reblanchie il y a huit jours. De plus, nous avons dans la cave un petit tonneau de bière, un autre de bon vin du Tyrol, et nous fabriquons nous-mêmes une eau-de-vie de gentiane dont chacun fait l'éloge.

L'étranger répondit qu'il coucherait. Du reste, il ne lui fallait d'autre boisson qu'un peu d'eau fraîche. Là-dessus, il se leva sans faire attention aux gens assis à table, sans même leur adresser un regard, bien que l'enfant de dix ans, à la mine éveillée, se fût approché de lui et ne quittât pas du regard sa chaîne de montre, qui brillait à la pâle lueur de la chandelle. La servante prit un second flambeau sur le poêle, conduisit le voyageur dans une pièce voisine ; puis après lui avoir apporté une cruche d'eau, elle le laissa livré à ses réflexions.

Dès qu'il se fut éloigné, l'hôtelier murmura contre lui une malédiction.

— Quand, par hasard, il vient quelqu'un ici, on peut être sûr que c'est un vagabond qui ne consomme rien, et qui finit par s'en aller sans payer le prix de sa chambre. Nous serons bien heureux encore s'il n'emporte pas les draps.

— Non, répondit la femme, ces gens-là commencent par faire

connaissance avec les provisions de la cuisine et du cellier ; ils essayent d'amadouer l'aubergiste par de bonnes paroles. Ce monsieur, au contraire, ne veut ni boire ni manger ; pour sûr, il est malade, ou il a du chagrin.

- En ce moment l'étranger rentra :

— Ne pourrais-je, dit-il, avoir, quand la pluie cessera, un canot pour faire une promenade sur le lac et pêcher à la lueur des torches. Peu importe le prix, je payerai ce qu'il faudra.

La femme poussa son mari du coude, comme pour lui dire : Tu le vois, tu te trompais. Au moins ne le contrarie pas.

L'hôtelier, qui voyait dans cette excursion un profit tout clair, répondit, en adoucissant un peu sa voix rude :

— Du moment que ça vous fait plaisir, monsieur, les deux canots que je possède sont à votre disposition. Nous n'avons pas l'habitude ici de pêcher la nuit ; mais si ça vous amuse, libre à vous d'essayer. Le garçon va vous montrer les filets et les barques, ensuite il préparera des torches.

Il fit signe au domestique, qui avait continué de manger de grand appétit, et ouvrit lui-même la porte au bizarre inconnu.

La pluie tombait toujours, et devant la maison, les gouttières ruisselaient et clapotaient. Mais l'étranger semblait ne pas s'en apercevoir : d'un pas rapide, il se dirigea vers le lac, et promena sur les deux canots, comme pour choisir le plus sûr, la lumière que le domestique lui avait apportée. Les embarcations étaient abritées sous une sorte d'auvent ; les instruments de pêche étaient jetés pêle mêle dans un coin.

Le voyageur saisit un prétexte pour envoyer au logis le garçon d'auberge ; puis il chercha sur le rivage deux lourdes pierres qu'il mit dans le plus grand des deux canots. Cela fait, il aspira l'air avec force, puis s'arrêta pour regarder l'eau sombre qui, aussi loin que sa lumière pouvait atteindre, était mouchetée par des myriades de gouttes de pluie. Le vent se tut un moment, le ciel était noir, les lames se brisaient en écumant contre la quille des deux petites barques. Un refrain monotone, qui partait de la maison, servait d'accompagnement à ce bruit sinistre ; c'était le chant avec lequel l'hôtesse cherchait à endormir son enfant. L'air, d'une mélancolie vague, trahissait, non les joies, mais les soucis maternels, et rendait plus lugubre encore l'aspect désolé de ce sombre coin du monde.

Le voyageur ne tarda pas à rentrer. Sur la route du midi on entendait retentir le claquement d'un fouet et grincer des roues, que les profondes ornières du chemin escarpé mettaient à une rude épreuve. Au même moment, une voiture parut au tournant de la route et s'arrêta devant l'auberge ; des flambeaux brillèrent à la

porte, une voix féminine fit précipitamment plusieurs questions auxquelles l'hôtesse répondit du ton le plus respectueux ; puis deux voyageurs descendirent, portant quelque chose qui était soigneusement enveloppé dans des couvertures. Le domestique aida le cocher à conduire les chevaux dans l'écurie, et quelques minutes après, tout était redevenu silencieux.

Ce spectacle avait été pour l'étranger comme une lanterne magique dont les images glissaient devant ses yeux, sans éveiller en lui la moindre curiosité. Une fois encore, il tourna ses regards vers la masse de nuées qui obscurcissait le ciel, sans doute dans l'espérance d'y apercevoir une éclaircie ; mais son œil ne rencontra partout que ténèbres. Alors, d'un pas lent, il regagna la maison. Des lumières brillaient, des ombres allaient et venaient dans la chambre opposée à la sienne. Il remit la lanterne au domestique, le chargea de lui procurer les hameçons et les amorces dont il avait besoin, et s'enferma chez lui.

Une chandelle avait été mise dans un flambeau d'étain bossué qui se trouvait sur la table boiteuse. Il l'alluma, puis il ouvrit la fenêtre, et regarda un instant le petit bassin formé par la gouttière, et dans lequel un bouchon de liège dansait sans repos ni trêve. Au-dessus de sa tête, l'étranger ne pouvait rien distinguer, une ombre opaque et noire s'étendait partout ; mais dans la gorge où le lac est encaissé, le vent hurlait comme un lion captif, et les arbres, plantés près de la maison, gémissaient sous la fureur des torrents de pluie. Un vent humide et froid venait par la fenêtre ouverte. Cependant le voyageur paraissait écouter avidement la lugubre harmonie de la tempête, et ce fut seulement quand une bourrasque lui fouetta la grêle en plein visage qu'il se recula. Puis il se promena de long en large dans la chambre, les mains derrière le dos, le visage calme, le regard indifférent et vague. Enfin il tira de son sac de voyage un encrier, s'installa près de la chandelle fumeuse et traça les lignes suivantes :

“ Je ne veux pas entrer dans mon sommeil, mon bon Charles, sans te dire bonsoir. Pendant les courtes heures que nous avons passées ensemble, il y a six semaines, tu as vu sans doute combien je suis fatigué. J'aurais dû à ce moment t'ouvrir mon cœur, comme j'en avais l'habitude depuis tant d'années ; j'aurais dû t'exposer ce singulier cas de pathologie morale. Si je l'avais fait, je pourrais à cette heure fumer tranquillement mon dernier cigare, au lieu de t'ennuyer de mon récit et d'avoir la maussade corvée de t'écrire avec cette mauvaise plume. Mais alors mes lèvres étaient comme scellées. Et puis, suivant toute apparence, nous n'aurions pas été du même avis ; et comme, en fin de compte, chacun de nous aurait

persisté dans son opinion, à quoi eût servi de gaspiller en disputes ces deux heures si douces ?

“ Je connais les principes ; je sais que si tu étais près de moi, tu mettrais toute en œuvre pour me réconcilier, comme on dit, avec l'existence. Mais franchement, tu aurais grand tort de penser que si nous en sommes venus, la vie et moi, à une incompatibilité dont la séparation est désormais le seul remède, il y ait à cela rien de ma faute. Je vivrais volontiers, si elle me permettait de vivre. Je ne suis ni assez lâche, ni assez faible pour me laisser vaincre par les fureurs passagères de la destinée ; une tempête après laquelle je pourrais voir renaître le calme ne me ferait pas prendre la résolution de jeter loin de moi cette enveloppe. Qui donc, parce que tout ne va pas à sa guise, consentirait, sans lutte, à se livrer aux Puissances impénétrables ? Elles sont peut-être, ces Puissances éternelles, plus aveugles et plus irresponsables que nous ne pensons ; et nous, qui avons sur ces forces inconscientes la supériorité de l'intelligence, nous devrions savoir céder. Mais c'est là précisément que gît le mystère.

“ Du reste, si les choses continuent ainsi, je ne jouerai bientôt plus le rôle d'être intelligent. Après avoir vu sombrer la paix de mon âme, j'ai fait les efforts les plus désespérés pour sauver ma raison, mais j'ai misérablement échoué. Tout à l'heure, comme je suivais de l'œil dans la gouttière un vieux morceau de liège qui, fouetté par la pluie, faisait dans l'eau trouble mille bonds grotesques, je me suis surpris à penser que je voyais là mon propre cerveau qui, pour prendre un bain, avait abandonné mon crâne brûlant. Quand on a besoin d'un quart d'heure pour chasser une idée aussi absurde, tu conviendras avec moi qu'il vaut mieux ne pas user jusqu'au bout le fil déjà si aminci de l'association des idées. Tu me permettras, je pense, d'avoir mon opinion sur les devoirs de l'homme envers ses semblables : attendre patiemment que l'âme en léthargie s'ensevelisse dans un corps vivant, assister aux progrès de cette momification morale jusqu'à ce que l'on perde le sentiment du moi ; que, descendant au-dessous de la brute, on fasse horreur aux autres plus encore qu'à soi-même, ... c'est le fait, non d'une créature intelligente, mais d'une stupide brebis dont la seule ressource est d'attendre le boucher, quand elle sent aussi le ver attaquer son cerveau et qu'elle est implacablement livrée au vertige.

“ Mais j'oublie que ces paroles doivent te paraître dépourvues de sens, car tu ne sais de mes dernières épreuves que ce qui est connu de tout le monde : j'ai perdu, il y a un an, ma sœur adoptive (c'est précisément aujourd'hui l'anniversaire de sa mort). Son père l'a suivie dans la tombe quelques jours plus tard, sa mère, le printemps

dernier. Tu n'ignores pas qu'ils étaient toute ma famille, que j'avais pour eux une profonde tendresse, et que je n'avais guère d'autre attachement au monde, excepté toi, mon ami. En aucune circonstance je n'aurais pu les perdre ainsi coup sur coup sans éprouver une immense douleur ; mais, alors même qu'un coup de foudre me les eût enlevés tous à la fois, j'aurais surmonté mon chagrin, la vigueur de ma constitution aurait fini par en triompher (on l'a dit avec beaucoup de justesse : Si grand que soit le vide laissé dans le cœur par une affection que brise la mort, le temps parvient toujours à le combler) ; la science, ma réputation, ma jeunesse auraient cicatrisé la blessure. Mais la plaie reste béante, le sang ne cesse de couler, car sans moi ces trois être chéris vivraient encore !...

“ Il faut que je me reporte un peu plus en arrière, pour te faire comprendre cette sombre énigme.

“ Tu sais, mon ami, que j'ai à peine connu mes parents véritables, et qu'après la mort de mon père, j'aurais été abandonné à la charité publique, si ces époux, privés des joies de la paternité, n'avaient eu pitié du pauvre fils de chirurgien. Mon père adoptif était alors l'un des plus riches marchands de notre ville. Il était marié depuis huit ans, quand il me prit chez lui. Il espérait que j'apporterais avec moi l'aimable gaieté de l'enfance, que je dissiperais la tristesse de sa morne demeure. Hélas ! je reconnus d'abord bien mal la tendresse et les soins des deux excellents époux. J'avais pour eux un vif attachement ; mais j'étais susceptible, taciturne, porté dès le jeune âge à la rêverie et aux idées noires ; extrême en toutes choses, je passais alternativement d'un mutisme qui durait une journée entière à de brusques explosions de joie. Aussi ne puis-je me rappeler sans une extrême confusion la patience vraiment angélique avec laquelle mes excellents parents supportaient mes défauts, cherchaient à régler mon humeur inégale, sans jamais me faire sentir, même par un regard, que je trompais leurs espérances.

“ Un événement imprévu vint modifier la situation de la famille. J'étais depuis à peu près deux ans dans la maison, quand s'accomplit le vœu le plus ardent de mes bienfaiteurs : un enfant — une fille — leur fut donné. C'était la plus belle, la mieux douée, la plus ravissante créature que j'aie jamais vue. Comme par un coup de baguette magique, sa présence éclaira le logis ; je fus moi-même transformé ; je devins raisonnable, complaisant, j'adorais ma petite sœur. Je passais près d'elle des heures entières, je lui apprenais à marcher, à parler ; pour elle j'oubliais tout, jusqu'aux jeux de l'école, et les parents, qui auraient pu désormais ne voir en moi qu'un hôte inutile, redoublèrent de tendresse : toujours nous fûmes

à leurs yeux comme un frère et une sœur, unis par les liens du sang et qui avaient les mêmes titres à leur affection.

“ Des années se passèrent, qui ne firent qu'accroître mon amour fraternel pour la petite Hélène. Une singulière ressemblance existait entre nos deux caractères et ajoutait encore à cette affection. Elle non plus n'était pas de ces fillettes douces, soumises, faciles à conduire, qui ne causent pas plus de soucis à leur mère qu'elles n'en feront un jour à leur mari. Elle passait en un clin d'œil d'une folle gaieté à une mélancolie profonde, autant du moins que le mot mélancolie s'applique à l'enfance. Parfois, il lui arrivait de s'éloigner du jardin où ses petites amies riaient et jouaient avec toute la pétulance de leur âge, pour venir, le visage sérieux, dans mon petit cabinet d'étude. Elle s'asseyait en face de moi et s'absorbait dans le premier livre qui lui tombait sous la main.

“ Déjà, sur les bancs du collège, j'étais passionné pour les sciences naturelles : devenir médecin, comme mon père, était mon unique désir, le plus cher de mes rêves. Je montrais à Hélène mes collections, je lui expliquais l'anatomie devant le squelette d'un grand singe placé près de mon chevet. Je parlais, en un mot, à cette jeune âme des choses les moins puériles.

“ Un autre jour, c'était moi qui me laissais prendre à ses enfantillages ; je l'aidais à faire la cuisine pour ses poupées, je les traitais quand elles avaient la fièvre scarlatine, dont je leur avais préalablement communiqué les symptômes à l'aide d'un peu de carmin, ou bien j'enrichissais son jardin d'une foule de plantes médicinales que j'avais recueillies dans mes herborisations. Nous nous embrassions rarement ; sa bouche n'avait encore jamais effleuré la mienne, quand, à dix-neuf ans, je partis pour l'université. J'avais le cœur bien gros en quittant la maison ; mais je crus que ma dignité d'homme m'interdisait d'en rien laisser paraître ; la voix pourtant me manqua et les larmes me vinrent aux yeux lorsque j'embrassai ma bonne mère. La petite Hélène, qui avait huit ans, se tenait là, pâle et muette. Je m'approchai d'elle en affectant un air enjoué, je lui donnai toutes sortes de commissions enfantines, car je l'avais instituée gardienne des collections que je conservais à l'aide du camphre et de l'esprit-de-vin ; je l'entourai familièrement de mes bras pour lui dire adieu ; mais pendant que je lui donnais un baiser cordial, je fus effrayé de voir qu'elle se retirait vivement, comme si un serpent l'avait mordue ; prise d'une défaillance soudaine, elle ferma les yeux. Presque aussitôt elle reprit connaissance, et, le jour suivant, m'écrivit une lettre d'une gaieté naïve. Plus tard, j'ai senti encore une fois le contact de ses lèvres... alors qu'elles étaient froides et fermées pour toujours.

“ Quant à ce qui arriva ensuite, aux six années que je passai dans les universités, à mes impressions en revenant au logis pendant les vacances, je ne te dirai rien, car tout cela ne pourrait donner lieu qu'à un récit long et monotone. Mes relations avec ma sœur perdirent cependant de leur intimité ; c'était un peu de ma faute, je dois en convenir, mais le travail m'absorbait toujours davantage. L'étrange enfant devint chaque année moins communicative avec moi, elle ne reprenait le ton d'autrefois que dans ses lettres ; son style resta plein de charme et de naturel, mais elle fut aussi plus sobre de ces épanchements épistolaires. A quatorze ans, quoiqu'elle eût la taille mince et frêle de cet âge, elle était déjà d'une rare beauté. La miniature que je t'ai montrée un jour, n'en peut donner qu'une idée bien faible, car son âme plus mûre que son visage, si je puis m'exprimer ainsi, ne se trahissait que dans ses gestes et dans sa démarche. Une froideur singulière, une indifférence totale pour une foule de choses qui, dans la jeunesse, ont ordinairement de l'attrait, la rendaient parfois d'un accès difficile, puis, tout-à-coup, quand elle le voulait, elle avait un sourire, un abandon, une grâce ... Ah ! tracer son portrait serait chose impossible. Très-peu de personnes ont connu tout le prix de cette nature d'élite, l'essence lumineuse et douce qu'elle recélait, le fruit délicieux caché sous une enveloppe résistante.

“ Moi-même, fasciné par l'étude, avide de connaître les mystères de la vie physique, je passais près d'elle sans la comprendre, sans que les secrets de ce jeune cœur éveillaient ma curiosité. Je n'avais assurément dans l'esprit rien de platonique, je menais la vie de tous les jeunes étudiants, et il suffisait d'avoir des yeux pour voir combien les objets de mes folles amours étaient misérables, comparés à cette pure et ravissante jeune fille ; cependant l'idée ne m'était jamais venue, même en rêve, que je pusse avoir pour Héléne autre chose que l'affection d'un frère. Quand nous étions séparés, c'est à peine si je pensais à elle. Lorsque j'écrivais à la famille, je m'adressais toujours à ma mère, qui dut me gronder doucement sur l'indifférence que je montrais pour la petite sœur. “ Tu sais, “ me disait-elle, combien cette enfant est peu communicative, “ jamais elle ne se plaint, mais tes oublis lui font de la peine. Dans “ ta dernière lettre, tu n'as pas parlé d'elle, et, toute la nuit, elle “ a pleuré.”

“ Pour réparer ma faute, je me hâtai d'écrire un billet moitié plaisant, moitié sérieux, dans lequel je m'accusais, avec beaucoup de contrition d'humilité, de mes torts envers ma fidèle amie ; je l'assurai qu'elle était mille fois trop bonne de songer à l'égoïste endurci, dont le cœur se glaçait au milieu des squelettes et des pré-

parations anatomiques. Combien sa réponse fut affectueuse et touchante ! A partir de ce moment, l'ancienne intimité fut rétablie entre nous, du moins, je le crus ainsi.

“ Quand je passai l'examen du doctorat — juste le jour où elle entra dans sa quinzisième année — nous échangeâmes par le télégraphe des souhaits joyeux. Je voyageais ensuite avec toi pendant une année. Tu dois te souvenir qu'à cette époque, les lettres de ma famille me causèrent quelque souci ? “ Hélène n'a pas bon visage, “ m'écrivait ma mère, il est évident qu'elle souffre quoiqu'elle n'en “ dise rien ; j'ai interrogé le docteur, il secoue la tête sans me ré- “ pondre.”

“ Je connaissais ce brave homme. Il était de l'ancienne école, et ne voulait pas entendre parler de stéthoscope ; mais on lui reconnaissait un diagnostic sûr, beaucoup de sollicitude pour ses malades et une grande circonspection. Ces qualités et son dévouement à ma famille ne suffisaient cependant pas pour me tranquilliser ; de plus, mes parents, qui me regardaient comme un génie incomparable, me pressaient de revenir afin d'avoir une consultation avec le vieux médecin. Je me décidai à interrompre mes études, et je quittai Paris sur-le-champ pour juger par moi-même de l'état des choses.

“ Je trouvai Hélène si gaie, si animée, que je ne pus m'empêcher de demander, en riant, si j'étais bien devant la noble malade pour laquelle on avait fait venir de trois cents lieues une célébrité comme moi. Pauvre enfant ! La joie de penser que, pour elle, j'avais tout laissé, lui donnait l'apparence trompeuse d'une santé florissante. Bientôt après, je reconnus que le vieux docteur n'avait pas à la légère secoué la tête. Néanmoins je me prononçai résolûment contre son opinion ; je ne voulus pas admettre un instant que la phthisie fût imminente. Un examen scrupuleux, l'auscultation, la percussion ne m'avaient révélé aucune altération dans les organes respiratoires ; les battements du cœur, au contraire, présentaient certaines anomalies qui me firent attribuer au système nerveux et sanguin tous les symptômes du mal. On avait prescrit un repos absolu, interdit les excitants ; je déclarai ce régime tout à fait nuisible. C'était l'anémie que je croyais avoir à combattre ; j'ordonnai le fer, le vin, une nourriture tonique, je proscrivis comme un véritable poison le laitage qui, selon moi, entretenait l'état de faiblesse de ma pauvre sœur. Les parents adoptèrent aussitôt mon avis, et pendant les premières semaines, c'est-à-dire tout le temps que je fus près de la malade, l'effet du traitement parut d'accord avec mon diagnostic. Hélène se sentait plus forte et plus alerte que jamais, le sommeil et l'appétit étaient revenus. Le vieux et sage praticien se retira soucieux, tandis que moi j'avais la satisfaction

de voir ma renommée s'étendre dans ma ville natale, et d'être considéré par les miens comme un sauveur.

“ Je ne songeai cependant pas un instant à m'établir dans le pays ; il me restait beaucoup à faire pour compléter mon instruction, et je voulais fixer ma résidence dans un lieu qui m'offrit plus de ressources scientifiques. En conséquence, je m'entendis avec un médecin de notre petite ville qui, ébloui par le prestige de mon savoir fraîchement rapporté de France, adopta de tous points mon opinion au sujet de la maladie, prit l'engagement de suivre la direction prescrite et de me tenir au courant des progrès de la cure. Mon départ causa un vif regret à mes parents, mais la pensée que mon avenir, mon bonheur peut-être dépendaient de ce voyage, l'emporta sur leur répugnance. Hélène elle-même me pressait de mettre mon projet à exécution. A l'entendre, je n'avais déjà que trop tardé ; du reste les choses s'étaient arrangées pour le mieux ; elle connaissait, grâce à moi le traitement qu'elle devait suivre, et personne au monde ne la déciderait à en adopter un autre.

“ Le sourire qu'elle m'adressa quand je partis rayonne encore devant mes yeux ; elle ne pouvait parler, car les larmes qu'elle s'efforçait de contenir, étouffaient sa voix. Hélas ! mon ami, je ne devais plus revoir l'expression angélique de ce visage aimant !...

“ Je m'éloignai complètement aveuglé. Bientôt je me fis dans la ville de Z... une clientèle nombreuse ; absorbé par mes occupations, je ne jetai plus qu'un rapide coup d'œil sur les lettres de ma famille ; les volumineuses communications d'Hélène, qui formaient presque un journal, berçaient ma sécurité triomphante ; aussi ne manquai-je pas de mettre sur le compte d'une tendresse excessive les soucis et les angoisses que laissait deviner ma mère dans ses épanchements avec moi. Plein de déférence pour mes lumières, le suppléant que j'avais choisi cherchait à interpréter en faveur de mon opinion les symptômes douteux ; c'est ainsi que je vis briller devant moi un mirage de plus en plus décevant, jusqu'à l'heure où d'épaisses ténèbres m'enveloppèrent tout à coup.

“ Six mois environ après mon départ, les lettres d'Hélène, qui commençait à trahir un certain découragement, cessèrent tout à fait. Le médecin m'écrivait ainsi qu'il souhaitait beaucoup d'avoir avec moi une consultation nouvelle. De si graves complications étaient survenues qu'il n'osait plus prendre sur lui de continuer le traitement convenu. Les parents aussi souhaitaient ardemment mon retour.

“ Je crus cependant pouvoir différer encore de quelques jours, mon absence était pour plusieurs de mes malades une question de vie ou de mort. Un télégramme me tira enfin de ma sécurité fatale.

Une hémorrhagie s'était déclarée. "Si tu ne pars pas à l'instant, "écrivait ma mère, tu ne la trouveras peut-être plus en vie."

"La nuit suivante, à une heure avancée, j'arrivai pâle et brisé comme un mourant. Pendant ce lugubre voyage, les écailles m'étaient tombées des yeux ; l'ingénieuse subtilité qui avait servi à me confirmer dans mon erreur me montrait maintenant tous les arguments opposés, et je me répétais avec désespoir que moi, moi seul, avais à répondre de cette précieuse existence. Je montai en chancelant, et la mort dans l'âme, l'escalier de la maison si chère à mon cœur. Quand ma mère, l'œil sec, hagard, me dit : "Tu arrives trop tard !..." ce fut pour moi une sorte de délivrance. J'avais craint de paraître devant ma pauvre sœur ; n'étais-je pas son meurtrier ? Comment aurais-je osé soutenir le regard accablant de ma victime ?

"Et pourtant la vue de ce visage, qui, dans sa douce sérénité, reposait calme et paisible, avait peut-être quelque chose de plus terrible encore. Personne ne me fit de reproches. Tous croyaient en moi et imputaient la catastrophe à des accidents qu'il était impossible de prévoir. Pour moi, j'étais écrasé sous le poids de la douleur et du remords. Et mon père qui, tout défaillant, tomba dans mes bras avec de si violents sanglots que les passants s'arrêtèrent dans la rue ! Et les vieux serviteurs, qui pleuraient l'enfant ; et ma mère, qui était devenue méconnaissable... Ah ! quand je pense à ce moment affreux, les cheveux se dressent encore sur ma tête. Dans son égarement, la malheureuse femme donna l'ordre de me servir du vin pour porter un toast à Hélène. "Celui que l'on "est convenu d'appeler le bon Dieu n'y trouvera rien à redire," ajouta-t-elle. Mais quand le domestique entra, mon père saisit le flacon qu'il lança contre la muraille en s'écriant : "Brisé, perdu ! brisé, perdu !..." Il répéta ces paroles cent fois au moins, jusqu'à ce que sa voix s'éteignit dans les larmes. Puis ma mère l'emmena et je restai seul avec la morte.

"Pas un mot de plus sur cette nuit ! Sache seulement que l'autopsie me donna la preuve irrécusable de la justesse de coup d'œil du vieux médecin qui avait signalé le péril. Eût-il été possible de le conjurer ? Peut-on affirmer avec certitude que l'on éteindra un incendie, quand on ne connaît ni les matériaux qui l'alimentent, ni la direction du vent ? Mais moi, j'avais des deux mains versé l'huile sur le feu qui consumait cet être adoré !

"Tu penses bien que je ne dormis pas un instant. Le matin, dévoré par la fièvre, j'étais assis près de la froide couche quand ma mère entra. Redevenue elle-même, c'est-à-dire douce et tendre, elle me jeta les bras autour du cou en versant des larmes brûlantes ;

alors les miennes aussi commencèrent à couler. “ Cher enfant, “ dit-elle, voici un petit paquet que j’ai trouvé dans son secrétaire. “ C’est à toi qu’il est adressé.”

“ Je l’ouvris d’une main tremblante. C’était son journal, depuis sa douzième année jusque peu de jours avant sa mort ; sur chacune des pages se lisait mon nom ; la dernière contenait ces mots : “ Je mourrai, mon bien-aimé, je le sens. Mais je ne me plains pas. “ Je t’ai connu, je t’ai aimé... Quel présent la vie pourrait-elle me “ faire encore ? Je ne désire rien de plus, sinon de t’apprendre que “ j’ai vécu pour toi et par toi...” Et c’est à son meurtrier qu’elle parlait ainsi ! !..

“ Les événements qui suivirent la mort de mon père, le veuvage désolé de ma pauvre mère, jusqu’à l’heure où l’enfant l’attira aussi vers elle... tout cela put à peine m’émouvoir. Il faisait si sombre dans mon âme... Qu’importait qu’une étincelle de plus s’y éteignît ? Dès le commencement, je m’étais pénétré de la conviction que j’avais à jamais perdu même l’espérance, ce bien suprême, et qu’il n’y avait plus pour moi de joie sur la terre. J’avais beau me dire sans cesse que je m’étais trompé de la meilleure foi du monde, qu’il n’est pas un de nos confrères les plus en renom qui n’eût commis semblable erreur, et que notre responsabilité ne s’étend pas au-delà de nos actes volontaires. Ces trois vies humaines en pesaient-elles moins sur mon cœur ! Et quand bien même tous les tribunaux du ciel et de la terre m’eussent absous, pouvais-je jamais m’absoudre moi-même ? J’avais ravi à mes bienfaiteurs leur seule joie, j’avais trahi leur confiance. Comment oser prétendre que les hommes misent dans ma main leur existence, quand par ma faute j’avais perdu la vie qui m’était la plus précieuse ?

“ Je sais, Charles, ce que tu vas me répondre. Tu m’as répété souvent que j’avais au fond le caractère trop faible pour la profession médicale. “ Quiconque vient nous demander aide et conseil “ sait que nous sommes des hommes faillibles, non des dieux, et il “ se risque en connaissance de cause. Le meilleur médecin est “ celui qui, faisant taire sa sensibilité, ne laisse jamais le regret “ d’un événement irréparable paralyser son énergie, mais qui la “ réserve pour les occurrences du présent et de l’avenir.” Je t’accorde que c’est là une règle de conduite très-sage. Mais je suis malade, mon ami, et je connais assez mon métier de docteur pour ne pas me faire d’illusions sur le sort qui m’attend : je suis incurable.

“ Aussitôt remis de ma stupeur, je me dis qu’il fallait me résigner sans murmure, et que je devais au moins me rendre utile comme pionnier, puisque j’avais échoué comme praticien. Je me jetai sur la théorie, j’étudiai, je disséquai, j’observai. Peut-être, si

je n'avais été foudroyé auparavant, aurais-je réussi à frayer quelque voie nouvelle ; mais j'éprouvais un dégoût invincible pour tout effort hasardeux ; le moindre pas sur les limites de l'inconnu me remplissait d'effroi. Le général qui a perdu une bataille, dont dépendait le sort d'un royaume, songe peu, tant que dure la guerre, à s'asseoir dans le coin d'une bibliothèque pour y étudier tranquillement la tactique et la stratégie.

“ Puis je m'imaginai que le temps finirait par me guérir, ou du moins par me rendre la puissance de vivre. J'essayai de me distraire par des voyages ; mes tentatives aboutirent uniquement à m'inculquer ce lieu commun si rebattu : “ Que nul changement de scène ne réussit à transformer un drame en comédie.”

“ Une seule fois, le hasard m'attira de nouveau dans la sphère où si longtemps m'avaient porté toutes mes aspirations, je fus obligé de donner mes soins à un malade. C'était sur un vapeur qui faisait la traversée de Marseille à Gènes. La côte avait fui depuis longtemps derrière nous, lorsque le capitaine monta sur le pont, fort ému, et demanda si, parmi les passagers, il ne se trouvait pas un médecin. Saisie subitement de convulsions violentes, une dame se tordait dans sa cabine, sans que personne sût ce qu'il fallait faire pour la soulager. Je venais justement de me jeter dans mon hamac ; mais les cris et les gémissements qui arrivaient jusqu'à moi ne m'avaient pas permis de m'endormir. Je m'étais promis de laisser les choses suivre leurs cours ; n'avais-je pas renoncé à ma profession ? Je cédaï pourtant au pressant appel qui me fut adressé ; quelques remèdes pris dans la pharmacie du bord calmèrent promptement les douleurs de la malade.

“ Je voulais m'éloigner aussitôt, elle me retint ; dans son langage bizarre, moitié français, moitié espagnol, elle me supplia, les mains jointes, de passer la nuit sur un petit sofa placé à l'entrée du salon voisin. Je cédaï par humanité. Elle ne tarda pas à reposer paisiblement, et mes yeux, las de regarder à travers l'écouille, la mer argentée par la lune, se fermèrent aussi. Tout à coup, je sentis comme une main glacée qui se posait sur mon visage. Je m'éveillai pensant que c'était un peu d'écume projetée par les roues du navire. Non ! A deux ou trois pas de moi, se tenait Hélène, telle que je l'avais vue dans son cercueil, seulement ses yeux, vitreux et grands ouverts, étaient dirigés sur les miens ; son doigt posé sur ses lèvres pâles semblait dire : “ Garde-toi de révéler à personne que je suis “ entrée ici.” Elle s'avança vers l'étrangère, écarta les rideaux de soie verte, la regarda un moment et secoua tristement la tête, comme pour me reprocher d'avoir rappelé à la vie une inconnue, tandis que je l'avais laissée mourir, elle, ma sœur. Elle s'affaissa

devant le lit, et, par trois fois, pencha lentement son front vers moi en signe d'adieu, puis elle s'évanouit par l'écouille comme un blanc flocon d'écume.

“ Depuis ce jour, je ne me suis jamais approché de la couche d'un malade.

“ Tu ne l'ignores pas, mon ami, je ne crois nullement au spiritisme, aux évocations, et, comme toi, je suis convaincu que tout ceci n'est qu'un cauchemar, un mauvais tour de mes nerfs surexcités ; mais qu'est-ce que cela fait au fond ? Mes souffrances en sont-elles moindres ? Celui qui est en guerre avec lui même peut-il espérer la paix ?

“ Et quand on ne peut plus espérer, pourquoi continuer à traîner le fardeau de l'existence ?

“ Il n'y a point de place pour moi au banquet de la vie, je suis un convive importun ; mieux vaut m'esquiver sans bruit. Je n'ai personne à qui je sois nécessaire, pas même un chien. Seul, un égoïste bien portant et gai peut supporter de ne tenir qu'à lui-même, et de ne contribuer au bonheur de qui que ce soit. Pardonne, mon excellent ami, je sais que je te manquerai, mais tu aimeras mieux ne jamais me revoir, que de me retrouver tôt ou tard dans une maison de fous, débitant un monologue sans fin, la camisole de force au dos.

“ Cette lettre est devenue un volume ; comme c'est la dernière, peut-être excuseras-tu sa longueur. J'y apposerais le cachet d'une main calme ; je fais ce que je ne saurais empêcher, ce que je regarde comme le plus sage.

“ Dans cette demeure isolée, on me prendra pour un Anglais fantasque, car je veux dans la nuit pêcher aux flambeaux. Quand, demain matin, le canot flottera vide sur le lac, on se dira que j'ai été puni de mon imprudence, et qu'ayant cédé au sommeil, j'ai glissé par-dessus bord. Puisse cette supposition être admise aussi par tous ceux qui m'ont connu !

“ Et maintenant, bonne nuit ! J'avoue que je vais m'endormir avec une certaine curiosité et que j'espère apprendre une foule de choses. C'est pourtant dommage qu'il ne me soit pas donné de te communiquer mes observations, comme je l'ai fait si souvent pour nos études physiologiques. Je suis avide de savoir quels rêves nous pouvons avoir dans ce sommeil, si toutefois un mort éprouve encore quelque chose. A part cela, il n'est plus rien qui m'intéresse. Mon testament est depuis une demi-heure entre les mains de la justice. Je t'ai institué mon légataire universel. Adieu, Charles. Merci de ta bonne et fidèle amitié. Que ce soit là mon dernier mot !

“ TON ÉVERARD.

Sans relire la lettre, il la mit sous enveloppe, la cacheta et écrivit l'adresse, puis il retourna à la fenêtre, la tempête continuait à se déchaîner dans les ténèbres. Après avoir allumé un cigare, il arpena la chambre en suivant des yeux les araignées qui couraient sur le plafond et tantôt s'arrêtaient, tantôt se mettaient à fuir de toute la vitesse de leurs longues pattes lorsqu'une bouffée de tabac leur arrivait sur le dos. Enfin ses regards distraits et pleins d'un sombre ennui errèrent, sans se fixer sur rien, le long des blanches murailles.

Un homme, qui n'était ni l'hôtelier ni le domestique, se répandait en imprécations contre les exigences des femmes.

— Parce qu'un enfant a gagné un rhume, faut-il avoir si peu de cœur pour les pauvres chevaux ! Après les avoir fait marcher déjà sept heures, presque toujours en montant, par un temps affreux, et sur des chemins déserts, vouloir les arracher du râtelier, pour voyager encore toute la nuit sans s'inquiéter de savoir si demain ils auront encore le souffle, c'est être vraiment bien dur. Mais quand on me compterait sur-le-champ cent écus, je ne suis pas un valet de bourreau, je dois rendre en bon état les bêtes qui m'ont été confiées ; d'ailleurs j'ai besoin de repos, moi aussi, et je n'ai pas envie de m'exposer à me rompre en route bras et jambes, ou bien à me noyer dans une mare.

La personne sur qui pleuvait ce déluge de récriminations ne fit aucune tentative nouvelle, car le cocher fit suivre ses dernières paroles d'un juron si énergique et d'un si violent coup de poing sur la table qu'il ne restait aucun espoir de le persuader. L'aubergiste s'empressa de prendre le parti de l'automédon furieux, et envoya chercher de la bière à la cave. Puis il engagea la conversation avec le cocher. Celui-ci profita de l'occasion pour donner un libre cours à sa mauvaise humeur contre la damnée route, sur laquelle chevaux et voiture ne manqueraient pas de se perdre ; l'hôtelier tomba d'accord avec lui et demanda pourquoi les voyageurs avaient préféré prendre par le lac Désolé.

— Bah ! il aurait fallu attendre vingt-quatre heures, répondit le cocher ; un éboulement de terre avait rendu la route de poste impraticable, les ouvriers la réparaient ; ça ne devait pas être long, mais cette dame était si pressée qu'elle a voulu à toute force continuer le voyage par le vieux chemin ; tout cela, c'était à cause de l'enfant qui n'a cessé de geindre tout le temps...

La porte s'ouvrit et les deux interlocuteurs se turent. A leur rude langage succéda une voix de femme d'un timbre si mélodieux et si doux, malgré l'émotion qui l'agitait, que ces hommes parurent eux-mêmes en subir le charme. Quand la prière d'atteler sur-

le-champ fut répétée, le cocher prit un air presque soumis pour répondre que la chose était absolument impossible, et, sans y mêler aucune expression grossière, il exposa ses raisons. La jeune femme garda un moment le silence, puis elle demanda si l'on ne pourrait pas trouver un messenger qui, pour une bonne récompense, lui amènerait le médecin le plus proche ; car, faute de secours, l'enfant ne passerait peut-être pas la nuit. En disant cela, sa voix tremblait si fort, qu'elle alla au cœur de l'involontaire témoin qui l'écoutait dans la chambre voisine. Il se rapprocha de la fenêtre afin que le grondement de la tempête couvrit cet accent qui le remuait malgré lui. Mais, juste en ce moment, une éclaircie se fit au-dessus du lac, le croissant de la lune dessina ses contours sur le ciel bleu, et, au milieu d'un calme soudain, Éverard dut entendre la suite de la conversation.

L'hôtelier avait appelé le domestique pour lui demander s'il voulait se rendre au bourg voisin et ramener le médecin cantonal.

— Si la généreuse dame ne regarde pas à l'argent, les mauvais chemins ne m'arrêteraient pas, répondit le jeune homme. Cependant il y a trois heures de marche au fond de la vallée. Mais cela ne servirait de rien, car Hansel, le garde-chasse, m'a dit aujourd'hui même que son camarade Sepp sera obligé de garder peut-être encore huit jours la balle qu'un braconier lui a logée dans l'épaule.

Le docteur est malade : il a fait une chute de cheval ; et quant au barbier, il n'a pas la main assez sûre : vous savez qu'il aime trop le schnapps.

Quelques instants de silence suivirent ces paroles ; puis on entendit la dame demander, de sa voix douce et triste, s'il ne serait pas possible de placer l'enfant sur une civière ; elle-même aiderait aux porteurs. Il suffirait de deux hommes de confiance, et d'un autre avec une lanterne pour montrer le chemin.

— Ça n'est pas praticable, répliqua l'aubergiste. Nous n'avons pas de brancard sur lequel on puisse placer commodément la petite, et puis, nous ne pouvons pas tous quitter la maison. Du reste, je vais en parler avec ma femme.

Il se levait de son banc avec une répugnance manifeste, quand l'hôtesse entra :

— Votre bonne vous demande tout de suite, madame, s'écria-t-elle en pleurant. Il ne faut pas songer à vous mettre en route, l'enfant se meurt.

Éverard quitta la fenêtre. Poussé par une force irrésistible, il s'avança vers la porte, puis il recula, secoua la tête et poussa un profond soupir. Il essaya de reprendre sa promenade à travers la chambre ; mais à chaque pas il s'arrêtait pour prêter l'oreille. Son

cigare s'était éteint. Par un mouvement machinal, il s'approcha de la lumière afin de le rallumer ; avant qu'il y eût réussi, son haleine avait éteint la maigre flamme de la chandelle. Plongé ainsi dans l'obscurité, il examina les étincelles qui noircissaient insensiblement autour de la mèche. Tout à coup, il se sentit pris d'une singulière angoisse : un instant encore, et le dernier petit point rouge aurait disparu. A vingt pas de là, une autre petite flamme bien autrement précieuse, la flamme d'une existence humaine, était également à la merci d'un souffle qui allait la plonger dans la nuit profonde.

— Qu'elle s'éteigne en liberté ! De quel droit d'ailleurs irais-je intervenir ? Qui sait si, en cherchant à la ranimer, je ne l'étoufferais pas plus sûrement d'une main maladroite ? Et pourquoi vouloir, après tout, prolonger la vie d'une créature qui, un jour peut-être, maudira l'heure de sa naissance ?

Il écouta de nouveau et retint sa respiration, afin de ne perdre aucun des sons qui pourraient parvenir jusqu'à lui. Bientôt il crut entendre la faible plainte d'un enfant, et aussitôt après, une douce voix qui essayait de la calmer ; puis des sanglots, ... puis un profond silence.

Éverard se sentit incapable de garder plus longtemps sa morne neutralité. N'était-il donc plus un homme, n'avait-il pas d'entrailles, lui qui, seul dans ce logis, se tenait à l'écart, quand les gens les plus grossiers eux-mêmes montraient de la compassion ? Il sortit précipitamment, traversa la salle commune à tâtons, suivit le vestibule, et arriva ainsi devant une porte entr'ouverte. Les gémissements de la petite fille, les baisers et les tendres paroles que la mère lui prodiguait, parvinrent distinctement à son oreille.

— Il faudrait, s'écriait l'hôtesse, lui donner une tasse de thé bien chaud pour la faire suer. Si seulement on en avait !

— Le vulnérable qui est là-haut dans la boîte vaudrait bien autant, répliqua le mari.

La jeune femme ne répondit rien. On n'entendait plus qu'un murmure confus : c'étaient les prières, entrecoupées de gros soupirs, que la bonne marmottait dans un coin de la chambre.

— Mettez sur elle un lit de plumes, dit à son tour le cocher. Elle a pris froid. Voyez comme ses mains s'agitent ; c'est le frisson.

Le garçon d'auberge venait d'entrer, apportant une énorme bûche, et il se baissait pour la jeter dans l'âtre embrasée, quand une main vigoureuse le saisit à l'épaule. Il se retourna, l'étranger était derrière lui.

— Ne vous mêlez plus de rien, dit-il, du ton d'un homme habitué

à l'obéissance... Et vous autres, continua-t-il, en s'adressant aux habitants de la maison, ayez l'obligeance de vous retirer. L'air que l'on respire ici asphyxierait un homme bien portant... M'avez-vous entendu ? ajouta-t-il, comme ils se regardaient tout interdit.

Seules, les deux étrangères ne s'étaient aperçues de rien. La mère, agenouillée près du lit, avait enlacé l'enfant dans un de ses bras, et semblait vouloir la défendre contre un ennemi invisible. Près d'elle, la nourrice regardait d'un air désespéré les yeux hagards de la chère malade, et la petite bouche desséchée par la fièvre, qui laissait échapper de temps en temps une faible plainte. Quand Éverard s'approcha du chevet, posa la main sur le front et les tempes de l'enfant, saisit son petit bras maigre et lui tâta le pouls, elle se leva en tressaillant : on aurait cru qu'elle voyait la mort se dresser devant elle. Le cri d'épouvante qu'elle jeta tira la mère de sa douloureuse absorption. Elle considéra l'étranger avec surprise, et un rayon d'espoir éclaira son visage.

— Madame, dit Éverard, voulez-vous donner votre confiance à un inconnu qui ne vous promet pas de sauver votre enfant, mais qui sait à peu près ce que la science prescrit de faire ?

Il lui fut impossible de répondre. Ce secours inattendu à l'heure de la crise suprême la remplissait d'une émotion si vive qu'elle put seulement fixer sur Éverard des yeux pleins de reconnaissance.

— Vous ne connaissez pas mon nom, reprit-il en lui présentant une carte ; mais le titre qui l'accompagne vous apprendra que d'autres ont déjà remis leur existence entre mes mains. Qu'ils aient eu tort ou raison, c'est ce que je ne décide point ; du reste, il n'y a pas moyen de réclamer les secours d'un autre.

Sans changer de position, la jeune femme tendit à l'étranger sa main qui restait libre, en disant :

— Je crois que vous êtes envoyé par Dieu même, qui a eu pitié de moi. J'ai confiance en vous !

— Alors, faites apporter tout de suite de l'eau de source bien fraîche et une écuelle ; le reste me regarde.

Il ouvrit rapidement les deux fenêtres, débarrassa l'enfant du lourd édredon qui la couvrait, et ne laissa sur elle qu'un grand châle ; puis il appela le garçon d'auberge, qui attendait avec les autres dans le vestibule :

— Ne pourrait-on, lui dit-il, se procurer dans le voisinage de la glace ou de la neige ?

— Peut-être bien, répondit le jeune homme d'un ton bourru ; mais, pour arriver à la fente de rocher où la glace ne fond jamais, il faut monter pendant une grosse demi-heure à travers bois. Demain matin j'irai voir.

— Entendons-nous. Voici deux thalers : il est maintenant neuf heures et demie ; la lune brille encore au ciel, l'orage s'est un peu calmé. Celui qui avant dix heures et demi m'apportera une brassée de neige ou de glace aura cet argent. Demain matin, on m'amènerait un glacier devant la maison, que je ne donnerais pas un kreutzer.

— Voilà qui est parler ! répliqua le domestique avec un joyeux rire.

Et aussitôt il se dirigea vers la porte.

Pendant ce temps, la nourrice avait apporté l'eau fraîche. Le médecin déshabilla l'enfant, la mit entre les mains de sa mère, et fit à plusieurs reprises ruisseler sur elle le liquide glacé ; ensuite il l'essuya vivement, la recoucha, et enveloppa d'un linge mouillé sa tête brûlante. La petite fille, qui tout à l'heure encore se tordait dans ses bras, parut reconnaissante du bien-être produit par ce traitement : l'agitation fiévreuse de ses yeux disparut ; elle regarda sa mère avec une sorte de surprise, puis ferma ses paupières en poussant un profond soupir.

— Elle se meurt ! s'écria la bonne. Je le pensais bien ! L'eau glacée, la fenêtre ouverte !... Ah ! madame, pourquoi l'avez-vous permis ?...

— Taisez-vous, dit Éverard avec autorité, ou sortez à l'instant de la chambre !... J'espère, madame, continua-t-il, en s'adressant à la mère, que vous n'attendez pas de moi un miracle ? Le combat que nous avons à livrer ne se décide pas en une seule nuit. L'enfant a une violente fièvre nerveuse, et notre grande préoccupation doit être d'empêcher que le cerveau se prenne. Ne vous tourmentez pas de ces nouveaux symptômes. Autant que j'en puis juger, nous n'avons pas contre nous de complications graves : voyez, elle rouvre les yeux. La nature sent qu'on lui vient en aide... Quel âge a-t-elle ?

— Sept ans.

— La jolie petite fille ! Qu'elle est merveilleusement développée ! Combien vous avez dû souffrir !

Les larmes jaillirent des yeux de la jeune femme. Se courbant à demi, elle pressa son visage contre la petite main brûlante qui reposait sur le châte, et son cœur oppressé se soulagea par d'abondantes larmes.

Elle se releva enfin, regarda Éverard d'un air où l'espérance se mêlait à l'angoisse, puis se laissa tomber sur une chaise qu'il venait d'approcher. Il en prit une également et s'assit au pied de la couche, tournant vers la malade son visage sérieux et calme. Tous deux gardèrent le silence. La nourrice, qui avait honte de son mouve-

ment de vivacité, venait de cinq minutes en cinq minutes renouveler le bandeau humide. Au dehors tout était paisible ; les derniers nuages avaient été balayés du ciel, la lune pénétrait à travers la fenêtre et baignait de sa molle clarté la main blanche de la mère, qui caressait doucement les doigts mignons de son enfant. Devant l'auberge, on entendait le murmure d'un ruisseau formé par la pluie et le clapotement monotone de la gouttière, tandis que, dans la cour, le cocher pensait ses chevaux en sifflant une chanson.

En ce moment la petite malade se souleva sur ses oreillers, regarda l'étranger avec ses yeux grands ouverts, et dit :

Est-ce que ce n'est pas mon père ? Il n'est donc pas mort ? **Ma-**man, je voudrais l'embrasser... Bien sûr, il m'a rapporté quelque chose... Où est nourrice ?... Ah ! ma tête ! Papa, tiens-la-moi... J'ai soif.

En même temps elle retomba sur son lit.

Éverard approcha un verre d'eau fraîche des lèvres de l'enfant.

— Merci, papa, dit-elle.

Bientôt elle devint plus calme ; la contraction de la bouche à demi fermée montrait seule qu'elle souffrait encore.

— Le nom qu'elle vous donne là doit vous surprendre, dit la jeune femme. Il faut que je vous apprenne comment cette idée lui est venue. Ah ! j'ai été bien imprudente de l'exposer à ce terrible ébranlement. Le père de ma petite chérie était un officier autrichien. Nous étions mariés depuis un an à peine, quand la guerre d'Italie éclata ; il dut partir pour rejoindre l'armée. Peu après arriva de Solferino la nouvelle qu'il avait péri l'un des premiers, victime de cette journée sanglante. Je conçus dès lors un irrésistible désir de faire un pieux pèlerinage à ce lieu funeste ; puisque je n'avais pas la consolation de prier sur sa tombe, je voulais du moins respirer l'air dans lequel s'était exhalé son dernier soupir. A mesure qu'elle grandissait et que se développait son intelligence, ma fille aussi devenait avide d'entendre parler de son père. Mais beaucoup de considération me retenait : la principale, c'était la crainte de l'impression fâcheuse qu'un semblable voyage pouvait produire sur une enfant d'une imagination vive et d'une extrême sensibilité. Hélas ! je me repens bien aujourd'hui d'avoir cédé à mon impatience. Si vous aviez vu, docteur, avec quelle émotion elle recueillait chacune des paroles du vieil invalide qui nous racontait la bataille près du monument commémoratif construit en cet endroit ; comme elle l'interrogeait, les joues en feu, les yeux étincelants !... J'étais effrayée : à son âge on ne sent pas comme cela.

“ Elle eut des frissons en revenant à l'hôtel ; la nuit suivante, elle se plaignait d'un grand mal de tête et ne dormit pas une demi-

heure. Depuis ce moment elle n'a pas dit un mot de son père, mais elle y songeait en elle-même, et tout à l'heure elle s'est figurée le voir près d'elle. J'aurais peut-être mieux fait de rester à l'endroit où nous étions ; par malheur, j'avais une prévention contre les médecins italiens et je m'abusais sur l'état de ma fille ; je ne croyais le péril ni aussi pressant ni aussi redoutable.

“ J'avais loué une chaise de poste. “ Au fond de la voiture, pensais-je, nous pourrions installer ma pauvre mignonne d'une manière presque aussi confortable que dans son lit.” Le temps d'ailleurs était doux ; elle-même soupirait ardemment après la maison. L'orage nous a surprises dans la partie la plus mauvaise du chemin ; aussi avons-nous remercié le ciel quand nous avons aperçu cette auberge. Mais, sans votre aide, que serions-nous devenues !

Se détournant d'Éverard qui, sombre et immobile, ne lui avait pas adressé un seul mot de sympathie, elle essuya ses yeux inondés de larmes. Ils gardèrent de nouveau le silence et demeurèrent tristement assis en face l'un de l'autre. S'il l'avait osé, il l'aurait priée de continuer à parler : il y avait dans sa voix quelque chose qui lui faisait un bien infini. Son cœur, dévoré par la fièvre, se calmait à l'entendre, comme si une main douce et fraîche eût pansé sa blessure. Mais elle s'était de nouveau absorbée tout entière dans la pensée de l'enfant, et lui-même ne trouvait rien à lui dire. Il la considérait à la pâle clarté de la lune : le front, les yeux, d'une beauté remarquable, lui rappelaient d'une façon saisissante sa mère adoptive, qu'il avait vue bien des fois agitée ainsi d'une tendre sollicitude. Sa taille souple était merveilleusement prise, et ses moindres mouvements avaient une grâce ineffable. Sa riche chevelure, d'un blond foncé, lui tombait négligemment sur le cou. Tout en elle trahissait les habitudes d'une vie opulente, embellie par l'éducation et le goût ; mais en ce moment, la délicate femme du monde s'effaçait, il n'y avait plus que la mère, anxieuse au chevet de l'enfant adoré.

Une demi-heure plus tard, le garçon d'auberge arriva chargé d'une grande hotte pleine de glace. Il essuya son front ruisselant de sueur, et d'un air de triomphe, il tira sa montre : l'aiguille avait encore dix minutes à parcourir avant d'atteindre l'heure convenue. Les deux thalers étaient restés sur la table ; il les mit dans sa bourse de cuir, et dit d'un air empressé que, si l'on avait besoin de lui pour autre chose, il était à la disposition des voyageurs. Éverard déchira un morceau de toile cirée dans la doublure de son sac de voyage, en façonna une sorte de bourrelet destiné à recevoir la glace ; puis, appelant la nourrice, il lui montra com-

ment il fallait le placer sur le front et le remplir de temps en temps.

— Non, dit la jeune mère, va te reposer, Joséphine. Tu n'as pas fermé l'œil depuis trente six-heures.

— Madame a-t-elle dormi davantage ? Il ne me faut pas autant de sommeil qu'à vous, ma bonne maîtresse... D'ailleurs, j'ai mangé, moi.

— Fais ce que je dis, nourrice. Quand même j'essayerais de reposer, je ne le pourrais pas, je le sens. Demain matin le sommeil viendra peut-être, si la nuit a été bonne.

— Permettez-moi de vous tâter le pouls, interrompit brusquement Everard.

Il retint quelque temps sa main sans ajouter un mot, puis il quitta la chambre. Dès qu'il eut disparu, la nourrice, femme déjà mûre, au visage couturé par la petite-vérole, aux yeux noirs, vifs et bienveillants, se mit à chanter ses louanges avec autant de chaleur qu'elle en avait montré naguère pour l'accuser.

— Il a pourtant quelque chose qui n'est pas naturel. Il doit être malade. Mais on voit dans ses yeux qu'il a bon cœur. Et puis, comme il s'entend bien à tout ! comme il tenait la tête de notre chère petite ! On croirait qu'il n'a fait toute sa vie autre chose que d'être bonne d'enfant. Avec cela il a si bonne tournure ! Il ne doit pas être vieux, et cependant, lorsqu'il était là tout à l'heure, assis d'un air si sombre, j'aurais juré qu'il n'avait jamais ri une seule fois. Avez-vous remarqué comme il ferme les yeux ? Il souffre, c'est certain, et il ne veut pas qu'on s'en aperçoive.

Celui qui était l'objet de ces réflexions revint bientôt, tenant une tasse de lait qu'il tendit à la jeune femme.

— Buvez, madame, on vient de le traire. La tâche que vous devez accomplir demande des forces, et nous n'avons pas ici de meilleur cordial. Essayez aussi d'en faire prendre quelques gouttes à la petite. Donnez-lui la tasse et parlez lui... Nous ne devons négliger aucun moyen de la fortifier, afin qu'elle soit en état de résister à une nouvelle secousse, s'il doit y en avoir une. Maintenant, allez vous mettre au lit. Je resterai, la nourrice continuera de veiller avec moi encore une couple d'heures ; à minuit, elle pourra se reposer à son tour, et alors vous reviendrez prendre votre place.. Ne dites rien, je n'écouterai pas vos objections, reprit-il, d'un ton presque rude en voyant qu'elle ouvrait la bouche pour protester. Si vous ne suivez pas sur-le-champ mon conseil, je croirai que vous n'avez nulle confiance en moi.

Elle s'approcha de l'enfant qui, soulagée par la bienfaisante action

de la glace, sommeillait déjà, et baissa ses yeux qui restèrent paisiblement clos.

— Je vous obéis, dit-elle ensuite, tandis que son visage s'éclairait d'un faible sourire ; vous me promettez de m'éveiller si elle allait plus mal.

Il lui pressa la main et s'assit près de la petite malade, tandis que la nourrice aidait sa maîtresse à s'installer dans un coin sur un lit, qu'elle avait déchargé préalablement d'une montagne d'oreillers.

Un quart d'heure plus tard, la digne femme s'approchait sur la pointe des pieds, saisissait une des mains d'Éverard et, avant qu'il eût pu l'empêcher, la portait à ses lèvres en murmurant :

— Dieu soit béni ! elle dort. Ah ! cher docteur, vous avez fait là un miracle. Depuis quatre jours, c'est la première fois que madame ferme les yeux. D'abord, le chagrin et l'émotion qu'elle a eus en arrivant à ce malheureux champ de bataille, et puis la maladie de notre enfant !... Cela me fend le cœur de voir ma pauvre maîtresse en cet état. Si vous saviez comme elle est bonne ! C'est un ange, croiriez-vous qu'un jour...

— Vous me raconterez cela une autre fois, interrompit-il. Pour le moment, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous coucher aussi ; vous ne vous lèverez pas avant que je vous appelle. Je n'ai nul besoin de vous ce soir, et il faut que demain de bonne heure vous soyez à votre poste. Il ne manque pas ici d'oreillers et de couvertures. Faites-vous un lit près du poêle, et bonne nuit ! Pas un mot de plus ; avez-vous envie de réveiller votre maîtresse par un bavardage inutile ?

La nourrice le regarda d'un air craintif et soumis, s'installa dans un coin, et quelque minutes après, son souffle sonore annonçait qu'elle oubliait dans un sommeil paisible les émotions des jours précédents.

Bientôt après, la lune se cacha de nouveau derrière les nuages, et seules, les étoiles jetaient leurs pâles lueurs sur la partie du lac que, de sa place, Éverard pouvait apercevoir à travers la fenêtre ouverte. Tandis qu'il prolongeait sa veillée solitaire, il fut saisi d'une soif ardente et but le lait qui restait encore dans la tasse ; comme il la reposait sur la table, il crut entendre la jeune mère se plaindre dans son sommeil ; il s'approcha doucement. Agitée d'un rêve pénible, elle portait les deux mains à ses yeux pour essuyer les larmes qui s'échappaient de ses paupières closes ; elle continua néanmoins de dormir et les bras retombèrent inertes. Il demeura longtemps absorbé dans la contemplation de visage charmant, sur lequel, pareils à l'ombre des nuages qui se projettent sur un lac paisible, le chagrin, l'angoisse, l'espérance, étaient tour à tour évoqués

par la magie du sommeil. Puis elle se mit à sourire, et le mouvement de ses lèvres laissa voir de petites dents blanches comme des perles ; un instant après, le front s'assombrit, les sourcils se contractèrent dans une supplication ardente, elle éleva les mains qu'elle joignit avec ferveur : Éverard vit briller à son doigt deux anneaux. Le second avait-il appartenu au père de l'enfant, ou bien venait-il d'un autre, d'un autre qui avait des droits sur cette main ? Un cri de douleur poussé par la petite fille coupa court à ses réflexions. Il se hâta de relever la couverture qui avait glissé à demi et de l'étendre sur les pieds de l'étrangère ; puis il revint à son poste pour renouveler la glace qui, au bout d'un quart d'heure, était déjà fondue, et rafraîchir avec quelques gouttes d'eau la bouche brûlante de l'enfant malade.

Vers minuit, une bourrasque violente s'éleva sur le lac, et le jeune médecin se sentit frissonner. Il saisit le premier vêtement qui lui tomba sous la main et s'en enveloppa. C'était un burnous long, moelleux et doublé de soie, dont il ramena le capuchon sur tête. Un suave parfum de violette le pénétra, le fin tissu caressa doucement ses joues, il éprouva un bien être indicible ; mais, quoique de temps en temps il ferma les paupières et qu'alors une suite d'images confuses défilât dans son esprit, il n'éprouvait aucune envie de dormir.

Soudain, il se leva, tremblant de tous ses membres, et jeta sur le lac des regards anxieux. Une forme blanche, couverte de draperies flottantes, venait de surgir au milieu des eaux ; balancée par les vagues, elle s'avancait avec lenteur du côté de la maison. C'était une masse de vapeurs qui s'était détachée du flanc de la montagne et que la lune, maintenant dégagée des nuages, revêtait d'une lumière fantastique. Un coup de vent souffla du ravin, l'atteignit, la balaya dans l'air, et le lac redevint limpide comme auparavant. Mais le témoin solitaire de ce spectacle demeurait immobile, le regard fixé sur l'endroit où l'apparition s'était évanouie. La sueur perlait à son front ; la respiration haletante, les yeux dilatés, il paraissait guetter avec angoisse le retour du fantôme. L'épouvante avait glacé le sang dans ses veines. Une petite main s'étendit vers lui.

— Es-tu près de moi, papa ? cria la malade.

Elle s'était dressée sur son séant. Ses bras amaigris se levaient pour le supplier ; avant qu'il eût pu se remettre, elle s'était suspendue à son cou, et sa tête reposait contre son épaule.

— Papa, reprit-elle, ne t'en va plus, ou bien maman pleurera encore, et je mourrai !

Éverard se sentit délivré du cauchemar qui l'avait étreint. Il

pressa contre sa poitrine la frêle créature, comme si elle devait le protéger contre les puissances malfaisantes. Quelques instants se passèrent ainsi ; bientôt, sous l'influence des caresses de l'enfant, le sang battit avec plus de calme dans ses artères. Il baisa la tête mignonne et dit, en promenant ses doigts dans les boucles humides de sueur :

— Quel est ton nom, chère petite ?

— Comment ! toi, mon papa, tu ne sais pas que je m'appelle Francine ? Ah ! oui, ils t'ont tué, alors tu m'as oubliée tout à fait. Cela t'a-t-il fait bien du mal ?

— Je te raconterai cela demain, répondit-il, tandis qu'avec une douce violence, il la recouchait dans son lit. Maintenant, vois-tu, il faut être bien sage pour ne pas réveiller ta maman.

La petite malade se soumit docilement et ferma les yeux, mais sans abandonner un instant la main de son gardien fidèle ; de temps en temps, néanmoins, elle relevait ses longues paupières pour l'examiner d'un air d'étonnement profond. De son côté, il ne détournait pas ses regards de l'innocent visage, comme s'il eût craint, en les promenant autour de lui, de voir le fantôme lui apparaître de nouveau.

Ainsi s'écoula cette nuit de veille. Les rochers qui dominent le lac se coloraient à peine des premières lueurs du matin, que déjà tout était vie et mouvement dans la maison. Le domestique se glissa pieds nus le long du corridor, ouvrit la porte sans bruit et avança la tête pour s'assurer s'il ne serait pas nécessaire de renouveler la provision de glace ; sur un signe affirmatif du médecin, il s'éloigna pour en aller chercher. L'hôtesse vint à son tour, avec la même discrétion, offrir ses services. La libéralité d'Éverard avait eu pour effet d'exciter chez les habitants de l'auberge une émulation touchante, tous rivalisaient d'attentions et de bons procédés. Le conducteur, cependant, qui n'avait pas encore cuvé les libations de la veille, faisait résonner dans la salle voisine ses lourds souliers à clous, et laissait échapper des jurons énergiques. L'étrangère, éveillée à demi, demanda s'il n'était pas temps de se remettre en route.

— Non, certes, répondit Éverard, vous avez encore une heure à dormir.

— Puis il courut vers le rustre pour lui défendre de continuer un pareil tapage.

Quand il revint, quelques minutes plus tard, il trouva la jeune femme assise près du lit de son enfant.

— Pourquoi vous êtes-vous levée sitôt ? lui demanda-t-il d'un ton de reproche.

— Sitôt ? Vous tenez donc à me faire rougir encore plus de moi-même. N'est-ce pas bien assez de m'avoir trompée, d'avoir pris ma place toute la nuit, contrairement à nos conventions ?

— Je pouvais me passer de sommeil, tandis que vous en aviez absolument besoin, et une seule personne suffisait pour ce qu'il y avait à faire. Ayez bon courage, madame. Nous avons tout lieu d'être satisfaits.

— Il n'y a plus de danger ?

— Je n'ose vous donner cette assurance, reprit-il. Vous m'en voudriez de ne pas m'en parler avec franchise ; mais soyez certaine que les choses vont aussi bien qu'on peut l'espérer. Les gens de l'auberge ont bon cœur, ils feront tout ce qui dépendra d'eux pour nous venir en aide.

Un rayon de joie illumina le pâle visage de la jeune femme.

— Que dites-vous ? *Nous* venir en aide ? Nous ! vous restez donc, mon ami !...

Une larme mouilla ses yeux, et, dans un élan d'effusion, elle lui tendit la main.

Le visage d'Éverard exprima une émotion profonde ; pour la cacher, il s'inclina sur cette main blanche et fine, qu'il pressa contre ses lèvres.

— M'avez-vous cru capable de vous quitter avant que l'enfant fût hors de péril ? Du reste, vous ne me devez pas de reconnaissance, je n'ai le mérite d'aucun sacrifice.

— Mais vous avez, dit-elle en l'interrogeant du regard, des devoirs dont je vous détourne.

— Non, répliqua-t-il, d'une voix sourde. Depuis un an, je marche dans la vie en oisif, en nomade. Des circonstances dont il est inutile de vous entretenir, m'ont amené à prendre envers moi-même l'engagement de ne plus exercer la médecine. Cet engagement, je l'ai enfreint pour vous la nuit dernière. Si vous me permettez de rester encore, vous m'aidez à étouffer le remords que me cause la violation de ma promesse.

Comme il achevait ces paroles, la petite fille fit un mouvement. Éverard lui tâta le pouls.

— Elle est calme et va se rendormir, reprit-il. Si vous vouliez écrire une lettre pour donner de vos nouvelles à votre famille, vous auriez le temps de le faire. Dans l'intervalle le cocher attellerait et porterait la lettre au bureau de poste le plus voisin.

— Mon absence ne peut causer d'inquiétude à personne, répondit la jeune femme dont une légère rougeur colora les joues. Nous vivons si retirés .

— Personne ? répéta-t-il surpris, et ses yeux s'arrêtèrent involontairement sur le doigt qui portait les deux anneaux.

Elle comprit sa pensée.

— Cette bague, dit-elle, n'est pas le signe d'une seconde union. Elle vient de mon mari, qui l'ôta au moment où il sentait approcher la mort, et chargea un ami de me la faire parvenir. Depuis lors, j'ai fui tout ce qui aurait pu chasser de mon cœur son souvenir ; je me suis même éloigné de sa famille, parce qu'un de ses proches parents prétendait à ma main. Je me suis juré de ne vivre désormais que pour mon enfant.

En ce moment la nourrice s'éveilla. Elle poussa une exclamation de surprise lorsqu'elle vit qu'il faisait déjà grand jour et s'empressa d'accourir auprès du lit de la malade.

— Il faut donner à la petite une bouchée, comme nous l'avons fait hier, dit Éverard à la jeune femme ; faites-lui boire aussi du lait, trait fraîchement et tiède encore. Je vous quitte pour une demi-heure... Voyez, on nous apporte une provision de glace. Nulle part au monde, nous ne serions mieux que dans cet endroit sauvage, puisque le concours du pharmacien est complètement inutile. Au revoir, madame !

Il descendit sur le bord du lac, détacha un des deux canots amarrés sous l'auvent, et d'un vigoureux coup de rame poussa au large la légère embarcation.

Le soleil ne dominait pas encore les sombres hauteurs couronnées de pins, mais l'air que ne rafraîchissait aucune brise, pesait lourd et suffocant ; il oppressait la poitrine du promeneur solitaire ; s'étant penché pour regarder au-dessous du bord, il ressentit un malaise étrange : bien que l'eau qui touchait la nacelle parût avoir la transparence du cristal, en ce moment où le ciel d'une admirable pureté se réfléchissait dans la masse liquide, son sein offrait l'image d'un abîme ténébreux. Il se rappela les paroles du garçon d'auberge : " Ce lac, monsieur, n'a pas de fond ; pareil " à un puits immense, il plonge toujours plus avant dans le sol " jusqu'à ce qu'il arrive tout près de l'enfer ; et l'on assure que le " diable va y prendre un bain quand il a trop chaud. " Everard " fit, à l'aide du gouvernail, décrire un cercle au canot et promena ses regards sur les rives à pic que hérissent les noires forêts de conifères.

Après s'être empourprés aux feux du matin, les sommets qui dominent les pins les plus élevés avaient repris leur aspect gris et terne. Le soleil apparaissait maintenant dans tout son éclat, et s'efforçait de dorer l'intérieur du sombre bassin qui semblait taillé dans du fer, mais il ne parvenait qu'à donner à ses eaux un reflet

d'une blancheur aveuglante. L'épaisse futaie qui revêt l'amphithéâtre semblait boire tous ses rayons et nulle part l'œil ne rencontrait de teintes douces et gaies sur lesquelles il pût se reposer. Un coin de prairie sur lequel paissait une vache tachetée de roux et la fumée bleuâtre qui montait en spirale au-dessus de l'auberge, étaient seuls à ce tableau quelque chose de sa tristesse, en éveillant l'idée que des êtres humains pouvaient habiter cette morne solitude.

Une petite île, parsemée de bouleaux, s'élevait près de l'autre rive, le rameur dirigea de ce côté la légère embarcation, l'amarra contre un tronc d'arbre et ôta ses vêtements pour se baigner. Se rappelant alors ce qu'il avait résolu la nuit précédente, il sentit froid au cœur. Il lui semblait que sa destinée allait s'accomplir, que l'abîme auquel il s'était voué allait réclamer ses droits sur lui, maintenant que les motifs qui l'avaient poussé à cet acte de désespoir n'existaient plus. Un moment, il fut tenté de fuir; honteux d'une telle faiblesse, il surmonta sa répugnance et se plongea dans les ondes du lac.

Froide comme la neige qui couvre les montagnes, l'eau glacée le saisit aussitôt. Il dut faire appel à toute son habileté de nageur, pour maintenir par d'énergiques efforts, la circulation du sang. Quand il revint à terre, et qu'appuyé contre un jeune arbre, les pieds enfouis dans une mousse épaisse, il sécha son corps aux rayons du soleil, il éprouva un bien-être qu'il n'avait pas connu depuis longtemps. Il porta ses regards vers l'auberge. A la fenêtre, derrière laquelle se trouvait l'enfant, il aperçut une forme humaine. La distance était trop grande pour qu'il pût distinguer la taille ou les traits du visage. Mais il pensait avec une émotion mêlée de joie que, dans cette demeure, il y avait des êtres qui mettaient en lui leur espoir, des êtres auxquels il était nécessaire.

A la même heure, la petite malade fouillait du regard tous les coins de la chambre.

— Où donc est papa ? disait-elle. Je veux qu'il revienne près de moi.

— La mère baisa l'enfant au front et la supplia de ne pas s'agiter.

— Ce n'est pas ton père ; c'est un médecin qui te guérira, si tu fais tout ce qu'il t'ordonne.

— Quoi ! ce n'est point mon papa ? répéta la petite toute pensive.

Elle paraissait renoncer avec peine à l'idée qu'elle s'était faite.

— Alors comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle. Mais c'est toujours notre bon ami, maman, et il ne s'en ira pas, il ne faut pas qu'il s'en aille !

— Le voici qui revient, cher trésor ! s'écria la nourrice, à qui les

larmes vinrent aux yeux, tant elle était joyeuse d'entendre son enfant bien-aimée parler sans délire.

— Voyez, madame, avec quelle vigueur il rame, on dirait qu'il lui tarde d'être auprès de la petite ! Ah ! voilà un médecin ! Aujourd'hui il me paraît encore plus bel homme qu'hier. Quelle magnifique barbe noire, et quel teint blanc ! seulement ses yeux sont bien sombres.

Les deux femmes le virent s'élaner au rivage. Cependant il ne vint pas près d'elles, il se dirigea vers l'autre porte, puis elles l'entendirent parler avec l'hôtesse. Quelques instants plus tard, il entra dans la chambre, s'approcha aussitôt de la petite malade, arrangea doucement sa couverture et ses oreillers. Sa présence paraissait exercer sur l'enfant une sorte de charme. Pour lui obéir, elle ferma les yeux, et bientôt sa respiration annonça qu'elle dormait. Le silence était si profond dans la chambre que l'on entendait les poissons sauter hors de l'eau sur le lac. Quelques minutes après Everard se leva, en disant à voix basse :

— Elle repose, et comme la fièvre est un peu calmée, je vais moi-même me jeter sur mon lit pendant quelques instants. Le bouillon de poulet que j'ai demandé pour notre petite malade se fera dans l'intervalle.

Comment pourrais-je vous remercier jamais de tant de sollicitude et de bonté ! dit la jeune femme.

— En ne m'adressant pas un mot de remerciement, répliqua-t-il d'un ton bref, puis il sortit brusquement.

La lettre qu'Everard avait écrite la nuit précédente était restée sur sa table, le cachet de cire rouge lui brûlait les yeux. Il ne put cependant se résoudre à déchirer ces pages où il avait épanché l'amertume de son âme, il se contenta de les renfermer dans son portefeuille. Il essaya ensuite de s'endormir, mais des pensées confuses l'assaillirent, pareilles à un essaim de mouches importunes ; au milieu de cette agitation, il prêtait sans cesse l'oreille, croyant entendre la voix de la petite fille ou celle de la mère ; le sommeil vint enfin, sommeil entrecoupé de rêves pénibles.

A midi, l'hôtesse entra dans sa chambre. Le croyant assoupi, elle allait se retirer, mais en un moment il fut debout, et suivit la bonne femme dans la cuisine.

— Où est le potage ? demanda-t-il, dès qu'il fut arrivé devant le foyer, où les vapeurs appétissantes qui s'échappaient d'un grand nombre de vases, caressèrent agréablement ses nerfs olfactifs.

La servante, qui agitait quelque chose dans une casserole, laissa tomber la cuiller de bois qu'elle tenait à la main, pour regarder bouche béante le jeune médecin.

Il souleva le couvercle d'une marmite et, de l'air le plus sérieux du monde, en dégusta le contenu. Puis il se fit donner une assiette, y versa le bouillon et en retira les débris de légumes qui s'y trouvaient.

Comme il se retournait, il aperçut la jeune femme sur le seuil de la porte.

— Est-ce bien, ce que vous faites là ? dit-elle d'un air de doux reproche. Au lieu de vous reposer, vous essayez de joindre à vos fonctions celles de cuisinier.

— C'est pour mes clients seuls que j'exerce cet art-là. Je laisse les gens bien portants aux soins de l'hôtesse, qui saura bien montrer son talent sans que je me mêle de gâter ses sauces. Notre malade dort-elle !

— Elle vient de s'éveiller à l'instant ; et déjà elle vous a demandé.

Un contentement profond se peignit sur le visage de la petite fille lorsqu'elle aperçut son ami. Elle prit le bouillon qu'il lui présentait, non qu'elle eût faim, mais parce qu'elle voulait lui faire plaisir. Puis elle l'écouta fort attentivement lui parler des poissons qu'il avait vus danser sur le lac, et de la manière dont il les prendrait quand elle pourrait marcher pour venir avec lui. Mais bientôt ses yeux se fermèrent à demi et sa tête retomba sur l'oreiller.

— Ayez bon courage, dit Everard à la jeune femme, nous marchons lentement, mais chaque pas est un progrès. La nourrice aura soin de renouveler la glace à mesure qu'elle fondra. Maintenant venez, le déjeuner nous attend.

— Laissez-moi ici avec ma fille.

— Non. Votre poulx est inégal, si faut absolument que vous changiez d'air pendant une heure, nous n'avons pas besoin d'une seconde malade. Quand nous aurons fini, nous reviendrons prendre la place de la bonne.

Deux couverts étaient dressés devant la maison, contre la fenêtre, près de laquelle l'enfant reposait. L'hôtesse servit un plat de friture, auquel succéda un poulet rôti. Les convives échangèrent à peine une parole. Chacun d'eux suivait le cours de ses pensées. De temps à autre cependant, Everard exigeait que la jeune femme mangeât les morceaux découpés sur son assiette.

— Je vous en voudrais si vous ne mangiez pas, disait-il gaiement car c'est moi-même qui ai réglé le menu. Nous passons, nous autres médecins, pour des gourmets émérites ; avouez que, sur ce point, je n'ai pas nui à la réputation de la Faculté... Allons, voilà encore que vous prêtez l'oreille, vous croyez entendre du bruit dans la chambre de votre fille. Non, non, tenez vous tranquille ; notre

jeune princesse fait sa méridienne le plus consciencieusement du monde.

Un sourire de remerciement se dessina sur le visage de la jeune femme ; mais il fût aussitôt voilé par des larmes prêtes à jaillir.

— Pardonnez-moi, les idées riantes me blessent encore, j'ai été trop ébranlée, la tempête a été si rude, et le sol n'a pas cessé de trembler sous mes pas. Demain je serai plus forte.

Everard comprit qu'une plus grande insistance blesserait cette âme endolorie. Il se tut, et ses regards se reportèrent vers le lac sur lequel pesait la lourde atmosphère de midi.

Une cigale chantait dans le petit jardin derrière la maison, l'aubergiste ronflait sur son banc, les vagues clapotaient contre les canots, et la garde fredonnait à l'enfant une complainte dont l'air l'avait souvent endormie quand elle était encore au berceau.

Cette journée dont le commencement avait été si calme, se termina pour la petite malade dans une grande agitation. La fièvre revint avec violence, l'enfant ne cessait pas de gémir, et l'on eut beaucoup de peine à la maintenir dans son lit.

Everard ne la quitta pas une minute.

À la brune seulement, il sortit pour fumer un cigare en se promenant autour de la maison ; chaque fois qu'il passait devant la fenêtre, il adressait à la mère une parole d'encouragement. Dans la soirée, comme il se trouvait seul près d'elle, il lui dit tout à coup :

—Quelle ressemblance frappante entre vous et votre fille ! Tout à l'heure, quand vous étiez penchée sur elle, et que je la voyais avec l'expression sérieuse et pensive que donne la maladie, lever les yeux vers vous, j'étais tenté de vous prendre pour deux sœurs. Dans dix ans, elle sera votre vivante image.

—Elle ne me ressemble qu'à l'intérieur, répondit la jeune femme. Au moral, elle tient de son père ; elle a sa droiture, sa force de caractère, son dévouement, et parfois même je m'étonne d'une si parfaite conformité dans un âge si tendre. Il me semble voir revivre en elle mon mari.

—On n'a pas besoin de vous connaître depuis longtemps pour s'apercevoir que ces qualités-là ne vous manquent pas non plus.

Elle secoua la tête.

—Je parais plus courageuse que je le suis, à cause de ma timidité, qui m'empêche de laisser paraître ce que j'éprouve. Quand vous êtes arrivés ici, j'étais désespérée, brisée d'angoisse et de douleur. Mais je n'osais rien en dire, le son de mes propres paroles m'épouvantait. Mon mari, au contraire, avait la force de regarder

en face les choses les plus terribles ; l'enfant est de même : comme lui, elle est capable de tous les sacrifices.

— Et vous donc ? pendant ces jours d'épreuve, vous êtes-vous épargnée ?

— Cela n'est-il pas naturel chez une mère ? Peut-on appeler sacrifice une action si simple ? Pour montrer véritablement de l'abnégation, il m'a fallu souvent réfléchir et prendre sur moi ; chez ma fille, il en est tout autrement ; bien que l'enfance soit, d'habitude, l'âge de l'égoïsme, je pourrais vous citer une foule de traits qui parfois m'ont inquiétée ; je m'effrayais de la trouver si précocce. Hélas ! mes pressentiments n'étaient que trop fondés peut-être.

Everard parut ne pas avoir entendu ces dernières paroles.

— Vous avez sans doute un portrait de votre mari, dit-il. Voulez-vous me le montrer ?

Elle prit une chaîne de Venise qu'elle portait au cou, ouvrit le médaillon qui s'y trouvait suspendu et le lui tendit. Il considéra la miniature pendant quelques minutes.

— Était-ce un mariage d'inclination ? demanda-t-il enfin.

— Pas précisément. J'étais fort jeune, quand il me fut présenté ; avant lui, aucun homme n'avait fait impression sur moi. Deux mois plus tard, je l'épousai sans avoir eu le temps de me rendre compte des sentiments qu'il m'inspirait. Je ne pus l'apprécier pleinement que pendant la durée trop courte de notre union, et je ne sentis la force de mon attachement que quand je l'eus perdu.

Éverard s'était levé et se promenait dans la chambre. Ses regards s'arrêtèrent sur un livre, qui était tombé du sac de voyage. C'étaient les *Poésies* de Lenau. En l'ouvrant il lut le nom de Lucile, celui de la jeune femme sans doute, écrit sur la première page.

— Est-ce que vous aimez cet écrivain ? s'écria-t-il.

— Je ne sais vraiment s'il m'attire ou s'il me repousse. Il m'est impossible de distinguer s'il est sincère ou si les sentiments qu'il exprime sont affectés. Il a beaucoup souffert. Mais on croirait qu'il s'étudie à tenir ses blessures ouvertes, qu'il se plait à les étaler devant le lecteur. Pourquoi ai-je emporté ce livre ? je m'en souviens à peine ; peut-être pour me consoler.

— Vous consoler, ce poète du découragement.

— Eh, mon Dieu, oui. Le malheureux est devenu fou. Lorsque je pense à cette fin affreuse, le sort de mon mari me semble moins cruel. Quelle belle mort il a eue, jeune, aimé de tous, combattant comme un héros ! Et je conserve en moi son image radieuse, elle n'est ni défigurée par les souffrances, ni foudroyé par la folie. Je

n'imagine rien de plus terrible que de voir un être chéri privé de la raison. N'est-ce pas aussi à vos yeux le malheur le plus épouvantable ?

Une ombre passa sur le front d'Éverard.

— Oui, n'est-ce pas, répliqua-t-il avec un amer sourire, si votre mari avait été frappé d'une maladie mentale incurable, vous auriez souhaité pour lui la mort ?

— Dispensez-moi de répondre. Il me serait trop pénible de dire ce que je pense, et je ne sais pas mentir.

— Tant mieux, murmura-t-il.

Quelques minutes après il quittait la chambre.

A une heure du matin, il entra pour demander à la jeune mère de lui céder sa place. Il y avait dans ses manières une sorte d'ascendant qu'elle subit sans résistance. Le lendemain, quand Lucile s'éveilla, la nourrice était assise près du lit de l'enfant ; Éverard s'était étendu sur un matelas dans la salle à manger, mais il avait gardé ses vêtements afin de pouvoir accourir au moindre appel.

ÉMILE JONVEAUX.

(A continuer.)

---

## CHRONIQUE DU MOIS.

---

Drôle de temps que nous avons : chaleur équinoxiale, orages fréquents, aquilons soudains, température variée, c'est à n'y plus croire ! Heureux les mortels qui ont quitté nos trottoirs brûlants pour aller prendre leurs ébats sur l'herbette des champs, à l'ombre de l'ormeau des prairies. Il fait bon, à cette époque, entendre la feuille trembler au souffle de la brise, voir l'hirondelle agile apporter à son petit nid le vermisseau grouillant, et, quand le soleil s'éteint, sentir la fraîche haleine des bois, entendre l'écho du soir dans la montagne et la plainte du merle dans le vallon. N'enviez pas nos soucis et vivez heureux dans vos paisibles campagnes, laboureurs fortunés ; la nature sans frais a décoré vos parcs et l'air pur ne vous coûte rien, les oiseaux vous font de gracieux concerts. ....Mais la brise m'apporte en ce moment de mélodieux accords. J'y pense...c'est aujourd'hui mercredi. Je me dirige au Jardin-Viger, où les amateurs viennent les mercredis et les vendredis entendre une belle musique militaire. Aux arbres touffus se balancent des lanternes chinoises qui jettent sur les avenues couvertes de piétons des demi-couleurs variées, des groupes causent assis sur les rustiques sièges des allées, les autres circulent en cadence, c'est comme un jour de fête où se confondent le gandin musqué et l'ouvrier modeste. J'aime ces jouissances qu'on n'achète pas et qu'on voit partager par l'honnête artisan qui en a plus besoin que nous. On se retire content, sans remord d'avoir goûté un plaisir qui retranche l'obole du malheureux. Je respire à l'ombre de ce palmier naturalisé, et je pense à ma chronique.

\* \*

Notre politique a été agitée dernièrement par la décision rendue par les arbitres nommés en vertu de la clause 142 de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord et qui sont : le juge Day, pour la province de Québec ; M. McPherson, pour Ontario, et le Col. Gray, tiers arbitre.

Le gouvernement de Québec demandait que le point de départ fut celui des sociétés ordinaires et que l'on procédât d'abord à l'inventaire de la mise de chaque associé, lors de l'union des deux Canadas. Le Haut-Canada avait apporté quelques millions de dettes et le Bas-Canada un million d'actif.

Le Haut Canada, au contraire, demandait que les deux provinces fussent mises sur un pied d'égalité, et que la répartition pour chacune fut faite respectivement d'après la population.

MM. McPherson et Gray accordèrent au Haut-Canada ce qu'il exigeait et même davantage ; le juge Day crut devoir résigner et le gouvernement de Québec demanda la démission du Colonel Gray, qui a résidé, pendant l'arbitrage, à Ottawa, tandis que l'acte cité ne lui permettait pas de tenir *feu et lieu* dans aucune de ces provinces.

\* \*

Sa Grandeur Mgr. Taché était dernièrement en Canada. Tout le monde se demande ce qu'il est venu y faire. L'intérêt s'attache à chaque pas du saint évêque, qui a su pacifier le Nord-Ouest et le faire passer paisiblement dans la confédération. Cette politique qui nous a fait recevoir cette province d'un apôtre de la foi en vaut bien une autre qui aurait fait couler des flots de sang sans résultats réels.

Il ne faut pas oublier les services distingués rendus à cette cause par le modeste abbé Ritchot qui, par sa politique inspirée par la religion, a su, en l'absence de son évêque, calmer les flots gonflés par les vantardises de fanatiques effrénés, et le seconder avec tant de zèle à son retour.

Honneur à ces deux hommes, qui ont prouvé au monde qu'on peut être bon politique, l'évangile à la main.

Aussi, le 23 juin dernier, une session spéciale de la législature d'Assiniboine a été convoquée et on y a résolu d'adopter, comme satisfaisant, le bill de Manitoba

Le 15 courant, par un ordre en conseil, Sa Majesté a transporté au Canada le Territoire de la Baie d'Hudson, qui fait aujourd'hui partie de la Confédération.

\*\*\*

Mile-End, ce fameux Mile-End, qui servait autrefois de théâtre aux boxeurs et aux *cocassiers*, et que l'auteur "d'Une de perdue et deux de retrouvées" aurait pu choisir pour ses scènes d'auberge et de coin flambant, se transforme aujourd'hui en un faubourg commercial et industriel qui étonne tous les jours. Ce que c'est qu'un homme énergique qui prend une affaire à cœur. Par les soins de M. L. Beaubien, secondé sans doute par les gens intelligents de l'endroit et particulièrement par le maire, M. Villeneuve, Mile-End est appelé à devenir le centre de l'activité et du commerce du Nord. Une station du chemin de fer lui est acquise, et voilà qu'on vient de choisir ses environs pour le parc destiné à l'exposition provinciale. La corporation de St. Jean-Baptiste a voté \$50,000 pour l'érection des bâtisses permanentes. Déjà le parc d'agriculture est commencé ; on construit un marché, mais la république voisine lui fait des minauderies aussi à ce petit canton. Montréal avec toutes ses taxes lui propose de s'annexer. Pas tout de suite.

La maison des Clercs St. Viateurs a envoyé en Europe, M. Bélanger, l'un de ses membres et directeur de l'Institut des Sourds Muets au Côteau St. Louis. Le but de ce voyage est d'apprendre à faire parler les sourds-muets. C'est un progrès dont le pays sera fier et qui, quoique accompli à l'ombre d'une modeste institution, n'en est pas moins un des plus grands bienfaits pour l'humanité et digne de la reconnaissance pour cet ordre, qui depuis son arrivé au pays, n'a cessé de semer partout des écoles, des collèges et des institutions, où l'on puise une science profonde et éclairée.

\* \*

C'est encore comique de voir les simagrées que font les Etats-Unis pour parvenir à leur but. Ils font à l'Angleterre, tantôt la moue, tantôt risette, ils se fâchent en riant d'un œil. En définitive ils veulent engendrer chicane ; l'Angleterre fait quelquefois semblant de ne pas entendre, elle est si paisible cette pauvre Albion. L'Alabama, toujours l'Alabama ! Mais ce n'est pas tout, c'est qu'en même temps ils font les yeux doux au voisin, ils promettent sympathie aux annexionistes, ils accordent à nos nationaux des droits civils dans l'obtention des brevets d'invention dont ils réduisent les prix. Et puis se retournant vers la vieille marâtre, ils lui demandent en vertu de quelle autorité les vaisseaux américains, pêchant dans le détroit de Canso, ont été arrêtés par des vaisseaux portant pavillon anglais.

A dire vrai, à la manière d'agir du ministère anglais, on dirait que l'on en est venu à une entente pour nous jeter dans les bras d'une république que nous n'aimons pas.

Ainsi l'Angleterre prétendait (et telle avait toujours été l'interprétation), calculer les trois milles de pêcherie, dont elle a juridiction par les traités maritimes, en traçant une ligne de deux points les plus avancés dans la mer, et de considérer comme eau réservée toute la superficie de ce segment. Le Capitot qui cherche chicane, c'est sûr, prétend que les trois milles doivent être mesurés de chaque point du rivage ; et il a gagné ce point, de sorte que l'Angleterre a consenti à ce que les baies fussent regardées comme faisant partie de la mer.

\* \*

En Angleterre quelques politiques s'occupent encore de nous. M. Laidlaw avait proposé l'adoption d'un système d'émigration en rapport avec la construction du chemin de fer du Pacifique. Le sous-comité du bureau d'émigration aux colonies a approuvé ce système, qui consiste à envoyer une foule d'ouvriers pour travailler à la construction de cette grande ligne. Par ce système on favoriserait l'émigration d'une foule de désœuvrés, qui aideraient économiquement à inaugurer ce mouvement commercial, par l'ouverture directe du commerce avec les Indes, le Japon, la Nouvelle Zélande, l'Australie et les Isle de la mer du Sud, en traversant des contrées riches en mines, en charbon et autres productions.

Les Lords ont enfin adopté le Bill sur la tenure des terres en Irlande.

Lord Clarendon, l'un des hommes d'état les plus éminents d'Angleterre, est mort le mois dernier.

Un changement ministériel a placé au poste de ministre des affaires étrangères le Comte de Granville, et le Comte Kimberly au Bureau Colonial. Le Vicomte d'Halifax remplace le Comte Kimberly comme garde des Sceaux.

W. MacTavish, dernier gouverneur du Nord-Ouest au compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson, est mort à Liverpool le 23 juillet.

\* \*

Parlons maintenant du conflit qui vient d'éclater en Europe. L'atmosphère politique était chargée, l'équilibre entre les influences opposées est rompue et le canon se fait entendre. Il se répétera

sans doute dans les couches superposées des Puissances du continent. Les causes du conflit étaient trop nombreuses pour qu'il n'éclatât pas.

Depuis plusieurs années une politique a prévalu en Europe, ça été de fondre les petits Etats et de les réunir en agglomérations de premier ordre. En effet, Cavour à Plombières s'était entendu avec l'Empereur des Français pour unifier l'Italie, Bismark à Biarritz avait fait approuver le plan d'unir les Etats du Nord de l'Allemagne. On sait que la Prusse chercha noise à l'Autriche et qu'elle lui tomba sur le dos si subitement qu'elle n'eut même pas le temps de se reconnaître. L'Italie qui voulait la Vénétie se mit de la partie. Le 3 juillet 1866, la victoire de Sadowa laissait Bismark libre de faire sa Confédération de l'Allemagne du Nord, et la Vénétie était livrée par l'Autriche à la France, qui l'a transmise ensuite à Victor Emmanuel.

L'opinion publique en France était émue ; voilà pourquoi l'Empereur faisait dire à M. de LaValette le 16 septembre :

“ Dans le passé, que voyons-nous ? Après 1815, la Sainte-Alliance réunissait contre la France tous les peuples, depuis l'Oural jusqu'au Rhin. La Confédération germanique comprenait, avec la Prusse et l'Autriche, 80 millions d'habitants ; elle s'étendait depuis le Luxembourg jusqu'à Trieste, depuis la Baltique jusqu'à Trente, et nous entourait d'une ceinture de fer, soutenue par cinq places fortes fédérales ; notre position stratégique était enchaînée par les plus habiles combinaisons territoriales. La moindre difficulté que nous pouvions avoir avec la Hollande ou avec la Prusse sur la Moselle, avec l'Allemagne sur le Rhin, avec l'Autriche dans le Tyrol ou le Frioul, faisait se dresser contre nous toutes les forces réunies de la Confédération. L'Allemagne autrichienne, inexpugnable sur l'Adige, pouvait s'avancer, le moment venu, jusqu'aux Alpes. L'Allemagne prussienne avait pour avant-garde sur le Rhin tous ces Etats secondaires, sans cesse agités par des désirs de transformation politique et disposés à considérer la France comme l'ennemie de leur existence et de leurs aspirations.

“ Si l'on en excepte l'Espagne, nous n'avions aucune possibilité de contracter une alliance sur le continent. L'Italie était morcelée et impuissante, elle ne comptait pas comme nation. La Prusse n'était ni assez compacte ni assez indépendante pour se détacher de ses traditions. L'Autriche était trop préoccupée de conserver ses possessions en Italie, pour pouvoir s'entendre intimement avec nous.

“ Sans doute, la paix longtemps maintenue a pu faire oublier les dangers de ces organisations territoriales et de ces alliances, car ils ne paraissent formidables que lorsque la guerre vient à éclater.

Mais cette sécurité précaire, la France l'a parfois obtenue au prix de l'effacement de son honneur dans le monde. Il n'est pas contestable que, pendant près de quarante années, elle a rencontré debout et contre elle la coalition des trois cours du Nord, unies par le souvenir de défaites et de victoires communes, par des principes analogues de gouvernement, par des traités solennels et des sentiments de défiance envers notre action libérale et civilisatrice.

“ Si, maintenant, nous examinons l'avenir de l'Europe transformée, quelles garanties présente-t-il à la France et à la paix du monde ? La coalition des trois cours du Nord est brisée. Le principe nouveau qui régit l'Europe est la liberté des alliances. Toutes les grandes puissances sont rendues les unes et les autres à la plénitude de leur indépendance, au développement régulier de leurs destinées.

“ La Prusse agrandie, libre désormais de toute solidarité, assure l'indépendance de l'Allemagne. La France n'en doit prendre aucun ombrage. Fière de son admirable unité, de sa nationalité indestructible, elle ne saurait combattre ou regretter l'œuvre d'assimilation qui vient de s'accomplir, et subordonner à des sentiments jaloux les principes de nationalité qu'elle représente et professe à l'égard des peuples. Le sentiment national de l'Allemagne satisfait, ses inquiétudes se dissipent, ses inimitiés s'éteignent. En imitant la France, elle fait un pas qui la rapproche et non qui l'éloigne de nous.

“ Au midi, l'Italie, dont la longue servitude n'avait pu éteindre le patriotisme, est mise en possession de tous ses éléments de grandeur nationale. Son existence modifie profondément les conditions politiques de l'Europe ; mais, malgré des susceptibilités irréfléchies ou des injustices passagères, ses idées, ses principes, ses intérêts la rapprochent de la nation qui a versé son sang pour l'aider à conquérir son indépendance.

“ Les intérêts du trône pontifical sont assurés par la convention du 15 septembre. Cette convention sera loyalement exécutée. En retirant ses troupes de Rome, l'Empereur y laisse, comme garantie de sécurité pour le saint-père, la protection de la France.

“ Dans la Baltique comme dans la Méditerranée surgissent des marines secondaires qui sont favorables à la liberté des mers.

“ L'Autriche, dégagée de ses préoccupations italiennes et germaniques, n'usant plus ses forces dans des rivalités stériles, mais les concentrant à l'est de l'Europe, représente encore une puissance de trente-cinq millions d'âmes qu'aucune hostilité, aucun intérêt ne sépare de la France.

“ Par quelle singulière réaction du passé sur l'avenir l'opinion

publique verrait-elle, non des alliées, mais des ennemis de la France dans ces nations affranchies d'un passé qui nous fut hostile, appelées à une vie nouvelle, dirigées par des principes qui sont les nôtres, animées de ces sentiments de progrès qui forment le lien pacifique des sociétés modernes ?

“ Une Europe plus fortement constituée, rendue plus homogène par des divisions territoriales plus précises, est une garantie pour la paix du continent, et n'est ni un péril ni un dommage pour notre nation. Celle-ci, avec l'Algérie, comptera bientôt plus de 40 millions d'habitants ; l'Allemagne 37 millions, dont 29 dans la confédération du Nord, et 8 dans la confédération du sud ; l'Autriche, 35 ; l'Italie 26 ; l'Espagne 18. Qu'y a-t-il dans cette distribution des forces européennes qui puisse nous inquiéter.”

Telles étaient les espérances de Napoléon III, qui avait à compter sur la générosité de ses alliés. Cette politique était grande et généreuse, les vues étaient larges et bien combinées. Mais les succès de la Prusse ont enflé son ambition et elle veut détruire l'équilibre projetée par la France en faisant accepter le trône d'Espagne par un Prince Prussien auquel il est offert. Napoléon réclame, elle renonce à ses prétentions ; mais il faut se garantir pour l'avenir. La Prusse ne veut pas abandonner pour toujours ses desseins exagérés, et la France vole aux frontières. Les deux armées sont en présence. Les autres Puissances consultent leurs intérêts, et ne manqueront pas, quand les antipathies naturelles auront fait place à la réflexion, de se jeter du côté de la France qui aura acquis la reconnaissance du monde entier.

Montréal, 25 juillet 1870.

B. A. TESTARD DE MONTIGNY.

---

#### ERRATA.

A l'article : *Les miettes de l'histoire*, page 426, 8ème ligne, lisez : “ mais Ezéchiél Hart ayant eu la singulière destinée.”

A la page 429, ligne 28ème, au lieu de “ Craig était de la famille Hart,” il faut lire : “ Craig était ami de la famille Hart.”